L'auditoire
Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

DOSSIER

Notre société clivée

Ville-campagne, au-delà du Röstigraben

©Thomas Antille

L'auditoire N°285 // Mars 2025
Retours *L'auditoire* – FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne

SOCIÉTÉ

Un retour au fascisme?

CAMPUS

Un prof évincé de l'UNIL

CULTURE

Nae, une quête musicale

FAE Fédération des Associations d'Étudiant·e·x·s

SOMMAIRE

©Thomas Antille

DOSSIER

04-05
Interview

06
Clivage mondialisé?

07
X, l'algorithme qui divise
Les seniors en politique

08
Les Suisse-allemand·es
Combler le Röstigraben

09
Giron ou boîte de nuit?
Le genre et la politique

SOCIÉTÉ

10
Le fascisme de retour?

11
Le nucléaire revient
Chronique polémique

12
La soumission chimique
Chronique Sexprimer

13
Renaissance syrienne
Feu sur les artifices

FAE

14
Récupol'

CAMPUS

15
Le nouveau site de l'UNIL
Chronique soirées

16
Un Prof. évincé de l'UNIL

SPORT

17
Écart salarial
Justine Mettraux

SCIENCES

18
Les biais de l'IA

19
Les certificats carbone
Les PFAS

CULTURE

20
Nae, rappeur valaisan

21
Le punk
L'art en prison

22
Chronique film
Au fil des oeuvres

23
Troupe théâtrale Dossier K
Chronique Levez les yeux

24
CHIEN MÉCHANT

COMITÉ DE RÉDACTION

RÉDACTION EN CHEF
ALEXANDRA BENDER
& ALICE CÔTÉ-GENDREAU

DOSSIER
NICOLAS HEJDA

SOCIÉTÉ
SIMON ZBINDEN

FAE
CHIARA GALLÉ

CAMPUS, SPORTS & SCIENCES
MARINE PELLISSIER

CULTURE
SARAH PFITZMANN

WEB
JÉSSICA SOUSA

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
EDEN ALVES, ALEXANDRA BENDER, ALICE CÔTÉ-GENDREAU, ELENA DEIANA, MELINA GEISER, ILIAN GUESMIA, NICOLAS HEJDA, JULIE HOLLIGER, DIEGO MIGNOGNA, FLAVIA MIZEL, CAPUCINE MOHR, MARINE PELLISSIER, SARAH PFITZMANN, CÉLIA REYMOND, AUYONI SEN, AKMAL, JÉSSICA SOUSA, LILOU ZAMORA, SIMON ZBINDEN.

SECRÉTAIRE COMPTABLE
GABRIEL QUINTAS RODRIGUEZ

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DE LAUSANNE

REMERCIEMENTS
MERCI À TOUS·TES LES INTERVENANT·ES, SANS QUI RIEN DE TOUT CELA NE SERAIT POSSIBLE. MERCI À TOUS·TES LES INTERVENANT·ES QU'ON N'A PAS ENCORE RENCONTRÉ·ES (ON ARRIVE!), MERCI À AIDE/UNIL POUR VOTRE DISPONIBILITÉ, MERCI AUX NÉPHROLOGUES, MERCI AU COMITÉ D'ÉTRE AUSSI RIGOLO (REJOIGNEZ-NOUS!), MERCI AUX RÉDACTEUR·ICES ET À VOTRE CRÉATIVITÉ, MERCI AU MONDE DE PARTIR EN VRILLE (ÇA FAIT PLEIN DE SUJETS), MERCI À TATAKI D'AVOIR EMBAUCHÉ JÉSSICA, MERCI À TOUT LE MONDE AU FINAL.

L'AUDITOIRE

N° 285
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T: 021 692 25 90
EDITEUR FAE
E: AUDITOIRE@GMAIL.COM
WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

À l'aube d'une nouvelle ère?

Un début d'année intense

Après une pause hivernale, utilisée à peaufiner ses dernières idées de mémoire, il est maintenant tant de renouer avec notre cher campus. Pour bien commencer les publications de l'année 2025, ce numéro aborde le thème des clivages dans notre société, et particulièrement en Suisse. Cependant, il dépasse le simple clivage politique gauche-droite; les différents articles discutent des divisions entre la ville et la campagne, en Suisse comme ailleurs, entre les différentes régions linguistiques helvétiques – connues sous le nom du Röstigraben, qui fait son retour à chaque votation –, entre les hommes et les femmes ainsi qu'entre les jeunes et les plus âgé·es.

Dr.

Société dystopique en vue

La question des clivages semble omniprésente. Les fissures qui parcourent notre pays ne se contentent pas de s'étirer sur le plan politique. Elles se manifestent dans nos débats sociaux, économiques, et même culturels. La rentrée scolaire de cette année, dans ce contexte, prend une dimension particulière. Depuis un certain nombre d'années, nous remarquons que les réseaux sociaux créent des bulles d'information et d'idéologies. Toutefois, à présent, ces bulles sont utilisées à grande échelle pour changer l'opinion publique et ainsi faire basculer des élections, déstabiliser des pays ou faire pression sur des personnalités, par exemple scientifiques. L'offensive contre le savoir même est en marche, avec une rhétorique orwelienne. Nous n'assistons pas à une «guerre en Ukraine», mais bien à une «opération spéciale», et le réchauffement climatique serait une *fake news*. Bref, seule la parole de certain·es fait évangile. Cette polarisation au niveau international accentue des clivages locaux. Ainsi, ce que nous considérions jusqu'à présent comme des éléments factuels, tels les faits scientifiques, ne font plus unanimité et sont sans cesse remis en question par des élites, des États ou des entreprises privées. Les opinions ou croyances personnelles sont mises au même niveau que des réalités physiques ou sociales dûment attestées, comme les discriminations à l'encontre des minorités. Cette situation est dangereuse, car il devient difficile, tant au niveau individuel que collectif, de savoir en qui et en quoi avoir confiance. Cela contribue à une montée de la violence, et, plus inquiétant encore, à une acceptation de cette violence, que ce soit entre les États ou entre les individus. Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les sociétés occidentales ont cherché à créer un socle commun sur lequel vivre en paix malgré nos différences et différends. Ce travail semblait être démonté pierre après pierre depuis un certain temps, et est maintenant directement attaqué à la tronçonneuse depuis l'investiture du 47ème président des États-Unis, et son bras droit… au bras tendu. Dans les amphithéâtres, les discussions ne portent pas seulement sur les cours, mais aussi sur l'état de notre société, notamment la banalisation du fascisme. Nous proposons entre autres des articles qui questionnent la montée des mouvements autoritaires et de la désinformation.

Survol du numéro

Ce numéro n'a pas la volonté de mettre de l'huile sur le feu ou de vous faire voir le monde de manière manichéenne. En effet, les articles qui suivent tentent d'explorer ce qui nous sépare, mais également ce qui nous rassemble, à l'image d'un article qui vise à combler le fossé entre la Romandie et la Suisse alémanique. Alors que, à l'image de X et ses algorithmes, le monde s'embrase et se divise, il serait bon qu'en Suisse, on se serre les coudes et qu'on mette de côté nos différences. Focus sur les différentes régions en Suisse, qui sont proches mais bien différentes sur certains aspects. Vous trouverez également un article spécial sur une actualité importante au sein de notre campus, décortiquée par nos soins. Nous espérons par cet article vous impliquer dans les coulisses de la politique unilienne. La rubrique Sport célèbre la journée des droits de la femme, avec deux articles sur la place des femmes dans le sport. Le premier discute de l'écart salarial qui subsiste encore et toujours, et le deuxième met en valeur les navigatrices du Vendée Globe ainsi de la voile au large. Côté Culture, découvrez un jeune rappeur talentueux et venez découvrir un classique du cinéma, dont l'importance est d'autant plus marquée aujourd'hui.

En ces temps troublés, nous vous remercions de continuer de nous lire, et plus important encore, de développer votre esprit critique et de rester à l'affût des idées dangereuses. Au nom du comité de L'auditoire, nous vous souhaitons un très bon semestre de printemps. •

Le comité de *L'auditoire*

La Suisse est-elle urbaphobe?

Rencontre: Joëlle Salomon Cavin

ENTRETIEN • En Suisse, la distinction entre ville et campagne est parfois floue, parfois clivante. Pour y voir plus clair et intégrer quelques notions importantes à la discussion, *L'auditoire* rencontre la géographe Joëlle Salomon Cavin, Maître d'enseignement et de recherche à l'UNIL et directrice adjointe de l'Institut de géographie et durabilité.

Bonjour, merci d'accorder cet entretien à *L'auditoire*. Pouvez-vous tout d'abord vous présenter, ainsi que votre parcours, vos centres d'intérêt et vos recherches actuelles?
Je suis une géographe spécialiste des rapports ville-nature/campagne. Depuis ma thèse, je m'intéresse à divers sujets: la «ville mal-aimée», dont on va discuter aujourd'hui, les rapports ville-campagne dans le contexte suisse, la question de l'agriculture urbaine et la manière dont l'agriculture sous ses différentes formes influence et modifie la fabrique urbaine. Mes recherches récentes portent sur la manière dont les biologistes, les écologues investissent la question urbaine, et ce qui m'occupe beaucoup aujourd'hui, c'est la question des rapports humains et non-humains en ville. Je m'intéresse particulièrement aux non-humains peu appréciés, ce que j'ai appelé les animaux indésirables, les animaux mal-aimés de la ville.

Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est une ville? Et en quoi est-ce différent d'un milieu rural, d'une campagne?
Si vous me le permettez, je vais botter en touche. J'aime beaucoup la phrase de Georges Perec dans *Espèces d'espaces*: «Ne pas essayer trop vite de trouver une définition de la ville; c'est beaucoup trop gros, on a toutes les chances de se tromper.» Donc je ne vais pas la définir.

Les catégories de ville et de campagne restent pertinentes pour penser le monde

Mais en allant un tout petit peu plus loin, ce qui m'intéresse à propos de la ville, de la campagne, du rural, de la nature et de leurs définitions, c'est ce que les gens ont dans la tête quand ils parlent de ville, quand ils parlent de nature, quand ils parlent de campagne. Donc je ne définis jamais a priori, mais a posteriori en fonction de ce que m'ont dit les acteurs et actrices qui m'intéressent, au travers des imaginaires, des représentations.

Que peuvent impliquer ces représentations dans le rapport à la ville, à travers les animaux mal-aimés, par exemple?
Avec ces animaux-là, pour moi, on parle d'une animalité qui peut être juste dérangeante. Les pigeons sur le balcon, le moustique commun en été, ou la présence de quelques blattes chez vous, ça peut être au minimum dérangeant. Mais d'autres présences peuvent être beaucoup plus hostiles, voire nuire à la qualité de vie, comme une infestation de punaises de lits par exemple. Ce qui m'intéresse, c'est notamment de montrer combien la ville peut être un écosystème, l'habitat de tout un tas d'animaux dans un environnement construit artificiel. À l'inverse de l'idée de ville comme opposée à la nature, on voit qu'en particulier grâce aux animaux non désirés, la ville est un lieu de vie pour tout un tas d'espèces qui en ont fait leur habitat par excellence; à tel point que parfois, on ne les trouve même plus en dehors de la ville. Le meilleur exemple, c'est la blatte germanique, qu'on trouve dans toutes les villes du monde mais qui n'existe plus en dehors de la ville. On parle souvent de la nature comme quelque chose de vertueux qui va améliorer la qualité de vie en ville – quand on pense la ville du futur, elle est forcément verte. Avec cette verdure et avec cette nature, il y a plein de choses vertueuses par rapport au changement climatique,

©Geoblog, UNIL

mais on pense rarement l'animalité non désirée qui va avec la nature, comme tout un tas d'insectes et tout un tas de présences animales.

Au fond, penser la présence animale en ville, ce n'est pas aussi une manière de requestionner ce clivage parfois artificiel entre rural-ville, campagne-ville et nature-ville?
Oui, tout à fait. Aujourd'hui, on est vraiment dans une relation très poreuse. On vient de publier d'ailleurs avec deux collègues, Maud Chalmandrier et Silvia Flaminio, un numéro spécial sur Géoregard qui traite de ce sujet (*Animaux sauvages en ville: quelles cohabitations?,* Géoregards (N° 16), Éd. Alphil-Presses universitaires suisses, 2023). Sur cette séparation de moins en moins évidente entre ville et campagne, le sanglier est un très bel exemple. Aujourd'hui, on parle beaucoup du sanglier. Peut-être un peu moins en Suisse qu'en France, les sangliers trouvent refuge en ville dans la mesure où on ne les chasse pas en ville, contrairement à la campagne. Ils y trouvent à manger et les citadin·es voient souvent encore d'un bon œil leur présence. Donc cette relation ville-campagne est vraiment interrogée: l'association animal-campagne/ville sans animaux n'est plus juste.

Qu'est-ce qu'une représentation anti-urbaine, urbaphobe, dont vous parlez beaucoup dans vos écrits?
L'urbaphobie désigne des idéologies, des représentations, des discours hostiles à la ville. J'utilise aussi beaucoup l'expression de ville mal-aimée.

Dans le contexte de notre modernité – malgré les débats qui l'entourent – l'urbaphobie n'est-elle pas opposée aux discours favorables à l'industrialisation, à la centralisation, à la ville?
Je pense que l'urbaphobie est née en même temps que la modernité. On pourrait aussi remonter plus loin dans le temps dans la culture judéo-chrétienne, mais l'urbaphobie est concomitante de la révolution industrielle et de la concentration urbaine qu'elle génère.

Le discours anti-urbain est toujours un symptôme de rupture dans la société

L'urbaphobie, en l'occurrence, était liée à des conditions concrètes réellement mauvaises dans les régions industrielles: Londres, Manchester ou la Ruhr. Ce que je montre notamment dans mes travaux, c'est que l'urbaphobie est, par ailleurs, concomitante des périodes de crise. Elle émerge à des moments forts de crise ou d'ébranlement des valeurs, comme la crise économique des années 1930 ou les deux guerres mondiales. Ce sont des moments très forts de critique et de condamnation de la ville, en même temps que de repli sur les valeurs de la campagne, de la nature, qui incarnent la permanence, la stabilité rassurante. En période de crise, le village, la campagne apparaissent toujours comme des références solides et immuables face aux changements que symbolise la grande ville.

Vous expliquez dans votre livre *Antiurbain: origines et conséquences de l'urbaphobie* (EPFL Press, 2010) que «la ville n'est pas mal-aimée en soi, mais toujours dans son rapport à la non-ville. La détestation urbaine est ainsi indissociable de l'idéalisation d'un ailleurs naturel et rural» (p.17). Cette citation résonne-t-elle avec cette dualité ville-campagne dont vous parlez?
Oui, complètement. En fait, dans l'imaginaire collectif, c'est un couple. Qu'elles soient positives ou négatives, les valeurs associées à la ville sont indissociables de celles de la campagne, de la ruralité et de la nature. Les catégories de ville et de campagne, en tant qu'idéal-types, et en dépit de tous les bouleversements concrets des espaces urbains et ruraux, restent des catégories pour

©Gerry Amstuz

penser le monde. J'aime bien parler de couple tragique, dans le sens où ville et campagne sont toujours opposées, mais toujours inséparables dans la modernité. Lors de périodes de calme, les valeurs associées à la ville sont en général très positives, alors que la campagne apparaît comme le lieu un peu ennuyeux, avec des valeurs du passé. Mais en période de crise, la campagne devient vraiment le refuge où l'on trouve les valeurs stables, alors qu'en ville, rien ne va. Quand l'un va, l'autre ne va pas, et inversement.

Retrouve-t-on ce couple tragique encore aujourd'hui?
Cette opposition ville-campagne est toujours latente, comme la ville mal-aimée. Je pose l'hypothèse qu'avec le Covid, il y a eu une résurgence de l'urbaphobie; on a retrouvé des figures historiques de la ville mal-aimée opposée à la campagne aimée. Par exemple, l'idée selon laquelle la ville est le lieu de la surdensité, de l'entassement, a été très forte pendant la période du Covid, par exemple l'image des familles entassées dans leur appartement urbain, par opposition aux familles qui habitaient dans des maisons en campagne. Un autre exemple est l'idée de ville insalubre, délétère; c'est en ville qu'on attrape plein de maladies, parce qu'il y a plein de lieux où on rencontre d'autres humains, et c'est pour ça qu'on était confiné·es. Alors que la campagne, comme il y a plus d'espace et moins de monde, serait le lieu où l'on attraperait moins de maladies.

Les valeurs associées à la ville sont indissociables de celles de la campagne, de la nature

Une autre figure forte pendant cette période était celle de la ville dépendante, de la ville vulnérable. Lors des annonces de confinement, on s'est tous·tes précipité·es dans les magasins pour faire des achats, en se disant qu'il n'y aurait plus rien, alors qu'à la campagne régnait cette idée selon laquelle les gens avaient des petits jardins, pouvaient cultiver leurs propres légumes, et que de toute façon, comme on était proche des espaces agricoles, ils allaient pouvoir se nourrir plus facilement. Encore une fois, ce sont des représentations, des discours. Ces idées d'entassement, d'insalubrité ou de ville délétère, de ville vulnérable, sont des discours qu'on retrouve historiquement à différentes périodes, ils ne sont pas du tout nouveaux. La division ville-campagne est aussi latente en politique, à l'évidence lors de votations, particulièrement lorsqu'il s'agit de questions en lien avec l'agriculture, le paysage, le territoire, l'aménagement, etc. où l'on voit un clivage fort entre les parties urbaines et rurales de la Suisse.

La crise écologique fait-elle apparaitre ces mêmes représentations?
Oui, la crise écologique fait apparaître la ville comme un milieu vulnérable, en particulier si on parle des îlots de chaleur. Lors de canicules, la vie en ville devient difficile, il faudrait trouver des solutions, alors qu'en campagne, on respire mieux et les températures sont moins élevées. Si on veut préserver la nature, les espaces sauvages, le paysage, on n'a pas tellement d'autres solutions que de concentrer la population dans des endroits comme les villes. L'enjeu, c'est de rendre la ville vivable et de trouver des solutions pour qu'on puisse loger un maximum de personnes dans un habitat qui soit acceptable face aux enjeux écologiques.

L'urbaphobie vous inquiète-t-elle aujourd'hui?
Non, ça ne m'inquiète pas spécialement. Il y a vraiment un enjeu à rendre la ville aimable, à faire en sorte que la population ait envie de vivre en ville parce que c'est nécessaire pour préserver le paysage, mais non, ça ne m'inquiète pas. Ce qui m'inquiète peut-être, en revanche, ce sont certains discours scientifiques de collègues spécialistes de la ville qui communiquent des messages assez urbaphobes. Par exemple, quelqu'un comme Guillaume Faburel, qui publie l'ouvrage *Pour en finir avec les grandes villes* (Le passager clandestin, 2020) et qui fait apparaitre les grandes villes comme une catastrophe. Je trouve ce genre de discours assez dangereux. L'enjeu est plutôt de trouver un moyen d'accueillir dans de bonnes conditions et en contexte urbain la population et les emplois et de prendre cette question à bras le corps, sans solutions toutes faites. Il faut faire avec ce qu'on a, favoriser une croissance urbaine durable, aimable, en ayant en tête la préservation des espaces naturels et la biodiversité. •

Propos recueillis par Simon Zbinden

Ville-campagne, fracture mondiale?

GLOBALISATION • Les clivages entre villes et campagnes sont étudiés autant par la géographie, la sociologie que la science politique. Ils s'observent dans de nombreux pays, même si ce ne sont pas toujours les mêmes phénomènes qui sont à l'œuvre.

Régulièrement, lors des votations fédérales, la célèbre barrière de rösti refait son apparition et met en lumière ces différences qui font la spécificité de la Suisse, qu'elles soient au niveau linguistique ou culturel. Pourtant, un clivage dépasse les frontières et les particularités helvétiques: c'est l'opposition entre ville et campagne. Que savons-nous à propos de ce clivage dans d'autres contextes nationaux et est-il plus ou moins marqué qu'en Suisse?

Pas si marqué dans notre pays?

Contrairement à ce que l'on pense souvent, il faut noter que le clivage dans la manière de voter entre ville et campagne est, d'après le politologue suisse Claude Longchamp, moins marqué en Suisse que dans d'autres pays. Différents facteurs expliquent cela: d'une part, les agglomérations concentrent la vaste majorité de la population et font de la suisse un des pays les plus urbanisés de l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économique). Cette porosité entre zones rurales et urbaines est accentuée par la mobilité pendulaire, de plus en plus importante.

La Suisse est l'un des pays les plus urbanisés de l'OCDE

Finalement, les infrastructures ferroviaires très développées, la petite taille du pays et la décentralisation du pouvoir jouent un rôle prépondérant pour réduire ces inégalités territoriales.

Le cas français

Qu'en est-il dans des territoires moins denses et urbanisés comme en France? La notion de «diagonale du vide» est utilisée pour signifier de manière cynique, mais dans certains cas revendicative, comme le cite le géographe Max Rousseau, les inégalités territoriales. En effet, cette région qui va du Nord-Est au Sud-Ouest de la France en passant par le Massif central est assimilée à un désert en termes de densité, de services essentiels médicaux ou sociaux et d'infrastructures. Comme c'est le cas en Suisse, il est commun de constater des tendances de comportement de vote plus conservateurs dans les ruralités face à des villes plus progressistes. Mais il faut être attentif·ve, d'après des géographes et politistes comme Jean Rivière et Elie Michel, à ne pas tomber dans un «déterminisme géographique» qui associerait directement un lieu de vie à certains avis et une manière de voter.

Dr.

Les comportements électoraux seraient davantage impactés par d'autres variables

En effet, les comportements électoraux seraient davantage impactés par des variables socio-professionnelles, de niveau d'éducation ou de revenu, qui elles-mêmes interagissent avec des contextes historiques et locaux spécifiques. Un cas emblématique est celui de la région du Nord-Pas-de-Calais, qui vote historiquement socialiste ou communiste et a aujourd'hui une forte proportion d'électeur·rices du Rassemblement National. De même, les centres urbains ne sont pas homogènes et il peut y avoir des différences marquées entre quartiers centraux ou plus populaires.

Clivage inversé

Pour autant, il est globalement admis que les villes votent plus à gauche et les campagnes plus à droite. Mais il existe des exceptions qui ne confirment pas forcément la règle. Si nous prenons le cas de la Suède, sa situation actuelle est influencée par l'historique des paysans suédois depuis 1900: les petits propriétaires constituaient une part importante de l'électorat rural où les produits des paysans restaient compétitifs sur le marché et avec des industries moins concentrées dans les zones urbaines. Des partis paysans prospères ont émergé et ont formé des alliances avec les partis sociaux-démocrates de la classe ouvrière. L'auteur Jobim Steyermark, dans sa revue de littérature sur les fractures politiques mondiales entre les zones urbaines et rurales, affirme qu'il y a des mécanismes qui permettent cette forme de loyauté géographique de se perpétuer dans le temps. Les chercheurs Domenech et Sanchez-Cuenca étudient un cas similaire en Espagne et démontrent que les niveaux actuels d'inégalité économique n'expliquent pas entièrement la popularité continue de la gauche dans des zones rurales. Cela s'explique car il existe une forte corrélation entre les tendances politiques d'un individu et le camp choisi par ses parents pendant la guerre civile espagnole.

Penser dans la globalisation

De manière générale, d'après Huijsmans et Rodden, les clivages se rendraient particulièrement saillants dans des systèmes majoritaires avec deux partis principaux – comme c'est le cas par exemple aux États-Unis, au Royaume-Uni et au Canada – car ces partis regroupent leurs positions sur de nombreuses questions dans une dimension gauche-droite, (ou libérale-conservatrice) englobante. Dans les pays dotés de systèmes électoraux plus proportionnels, les principaux partis semblent agir comme un tampon contre la polarisation extrême entre zones urbaines et rurales.

Les clivages seraient plus forts dans des systèmes majoritaires avec deux partis principaux

Mais la géographe Deborah Potts nous propose une grille de lecture qui intègre le clivage ville-campagne dans la problématique de la globalisation. Tout d'abord, celle-cine produit pas toujours de migration linéaire du rural à l'urbain: par exemple, en Chine et en Inde, énormément de «migrant·es solitaires» vont travailler dans des villes alors que le reste de la famille reste dans des zones rurales. La migration vers les villes produit aussi des phénomènes d'inégalités qui dépassent les frontières étatiques, comme c'est le cas avec les migrant·es notamment d'origine asiatique qui viennent travailler pour la construction dans les pays du Golfe. Leurs conditions de vie et de travail sont en général très précaires et difficiles, avec peu voire pas du tout de protection sociale et des droits très limités. •

Elena Deiana

Tous·tes les alémaniques sont…

SOCIÉTÉ • Les stéréotypes foisonnent partout dans le débat public. En Suisse, leur terrain préféré est celui des différences culturelles et linguistiques, en particulier entre Suisse romande et Suisse allemande. Bref aperçu.

En Suisse romande, il faut dire que si certains clichés sont particulièrement tenaces, ce sont bien ceux sur les Suisse-allemand·es. La ponctualité, l'ardeur au travail, le manque de laisser-aller, la compote de pommes dans les pâtes (mais en est-ce vraiment un?), le souper à l'heure de notre goûter, sont tout autant de stéréotypes généraux sur le mode de vie de nos voisin·es.

Les stéréotypes invisibilisent les raisons du vote

Souvent défini en psychologie sociale comme une croyance sur des membres d'un exogroupe, le stéréotype peut aider à traiter la multitude d'informations auxquelles notre cerveau fait face chaque jour. En usant de généralités, il est ainsi possible d'esquisser plus vite un portrait comportemental, afin de comprendre rapidement la personne que l'on a en face de soi. Malheureusement, le stéréotype émerge, par définition, à partir de récurrences parfois complètement inventées, construites de toutes parts au sein de notre esprit. Les régions linguistiques helvétiques n'échappent pas à cette réalité.

Déconstruire nos stéréotypes

Au risque de paraître ennuyant au possible, enfonçons une porte ouverte et rappelons à quel point il est important de déconstruire nos stéréotypes. Prenons le cas de la politique. Lors de votations populaires, il est facile de recourir à des analyses parfois très superficielles des résultats. «Les Suisse-allemand·es sont anti-Europe», «les Suisse-allemand·es sont des campagnard·es», «les Suisse-allemand·es sont intolérant·es» sont des exemples d'explications souvent mobilisées pour expliquer des différences présumées d'attitude entre les deux populations linguistiques de part et d'autre de la Sarine. Mais ces éléments invisibilisent, dans le cas de la politique, les véritables raisons des différences dans le vote. Lorsque le stéréotype agit, il exerce ce double mouvement de catégoriser des individus comme différent·es («les Suisse-allemand·es») et de les indifférencier («tous·tes les Suisse-allemand·es sont…»). À partir de cette simple constatation, qui ne révolutionnera pas la psychologie sociale, il est aisé de se souvenir, lors des prochaines votations, qu'une analyse politique n'est pas isolée de son contexte social, en particulier lorsqu'elle décrit le vote «des Suisse-allemand·es»… •

Dr.

Simon Zbinden

Le genre, déterminisme politique?

HOMME-FEMME • Depuis maintenant une dizaine d'années, l'écart aux urnes entre les femmes et les hommes est de plus en plus saillant: les femmes seraient de gauche et les hommes de droite. Ce phénomène mondial a un nom: le *gender divide*. C'est en tout cas ce que tendent à démontrer deux études réalisées par l'institut gfs.bern.

Dans les années 1970, les femmes avaient tendance à voter plus à droite que les hommes. Différents facteurs expliquent ce phénomène: les femmes étaient plus religieuses, moins présentes sur le marché du travail et avaient un niveau d'éducation moins élevé que celui des hommes. Cependant, les mouvements féministes et l'évolution des droits des femmes ont eu un rôle majeur dans le changement de bord politique de ces dernières. Un meilleur niveau d'éducation, souvent supérieur à celui des hommes, ainsi que leur meilleure insertion dans le monde du travail ont favorisé cette transition. Mais pourquoi les hommes, à l'instar des femmes, n'ont-ils pas également rejoint un autre camp politique? Selon Eléonore Lépinard, sociologue française à l'Université de Lausanne, cela pourrait s'expliquer par le fait que «les demandes des femmes [de gauche] sont […] plus sujettes à impliquer des changements pour les hommes, et en particulier pour les jeunes hommes», ce qui freinerait leur changement d'orientation politique.

Des différences chiffrées

Selon un sondage réalisé par l'institut gfs.bern auprès de 10'000 habitant·es de 16 à 39 ans au premier trimestre de 2023, la droite et l'extrême droite comptent parmi leurs partisan·es deux fois plus d'hommes que de femmes.

«Les demandes des femmes sont plus sujettes à impliquer des changements pour les hommes»

La sympathie ressentie pour l'UDC et le PLR est qualifiée de forte à très forte par respectivement 30,9% et 34% des hommes interrogés. Seules 16,2% des femmes partagent cette opinion pour l'UDC et 16,9% pour le PLR. En mai 2024, l'institut de recherche gfs.bern a effectué une autre étude avec plus de 51'000 participant·es portant également sur les 16-39 ans et s'intéressant à la tolérance ainsi qu'aux relations avec les minorités. L'une des thématiques aborde «les blagues racistes» et les résultats indiquent que 74% des hommes les considèrent comme sans gravité, alors que 46% des femmes s'y opposent. Concernant la question de l'égalité des genres, les avis sont à nouveau divergents: 58% des hommes soutiennent que l'égalité est atteinte contre 23% des femmes.

Dr.

L'écologie est genrée

Ce clivage entre les hommes et les femmes est particulièrement visible chez les Vert·e·s. Margot Chauderna, co-présidente des Jeunes Vert·e·s suisses, assure qu'«il y a un peu ce backlash anti-écolo et antiféministe qui prédomine en ce moment». On observe que les questionnements et préoccupations écologiques sont bien plus présents chez les femmes et les minorités de genres. Chez les moins de 40 ans, elles sont 46,6% à fortement soutenir ce parti contre 27,7% chez leurs homologues masculins. Plus flagrant encore, 41,4% des hommes déclarent ne pas apprécier ce parti contre 9,37% des sondées. À noter que les résultats obtenus pour ce *gender divide* sont très similaires en ville et à la campagne et que ces différences saillantes aux urnes s'atténuent dans la population •

Célia Reymond

X, algorithme truqué

TECHNOLOGIE • Depuis son rachat par Elon Musk, les utilisateur·ices du réseau social X semblent être davantage exposé·es à du contenu prônant l'idéologie politique de son patron. Ce constat questionne l'utilisation de la technologie par le monde politique.

Connu du grand public comme homme d'affaires, Elon Musk s'illustre désormais aussi en tant qu'acteur politique. En 2024, il s'est notamment mobilisé dans la campagne présidentielle de Donald Trump, faisant apparition lors de plusieurs meetings. Nommé au gouvernement américain, il n'a depuis cessé d'afficher son soutien à des partis politiques en Europe, tels que l'AfD en Allemagne. Ses intentions politiques semblent dès lors l'accompagner aussi dans ses projets d'entreprenariat. Depuis près d'un an, son réseau social X n'impose plus aucune restriction à ses utilisateur·ices en matière d'expression. Chacun·e est libre d'y faire les déclarations qu'iel souhaite et Musk est le premier à profiter de cette absence de modération. Sur son profil, la plupart de ses posts consistent en des mèmes ou commentaires visant des partis ou personnalités politiques s'opposant à ses opinions. Selon certain·es expert·es, ces biais technologiques vont encore plus loin. L'algorithme de X fonctionnerait de façon à mettre en avant du contenu se rapprochant de l'idéologie de Musk. Les utilisateur·ices pourraient alors être influencé·es par le manque d'impartialité de la plateforme.

De plus en plus de réactions

Du côté de la sphère politique, les réactions se font entendre. Plusieurs personnalités politiques de gauche ont dénoncé la gestion du réseau social par son patron, au point de quitter l'application. Plus que la liberté d'expression, c'est l'impact politique de milliardaires comme Musk qui les préoccupe.

L'impact politique des milliardaires inquiète

À travers sa puissance économique, l'homme le plus riche du monde cherche à étendre son influence à des enjeux gouvernementaux. Accusé de «nuire à la démocratie» par le président chilien, Elon Musk s'est lui défendu de vouloir offrir un «contenu plus informatif et divertissant» aux utilisateur·ices. À l'avenir, l'usage des réseaux sociaux comme stratégie politique pourrait bien se généraliser. En début d'année déjà, Meta a annoncé que le fact-checking, c'est-à-dire la vérification des informations, ne sera bientôt plus employé sur les réseaux du groupe. Cette décision, couplée à celles de Musk sur X, pourrait causer un risque important d'ingérences étrangères. À travers des plateformes qui n'ont aucun contrôle sur le contenu qui y est publié, le soutien direct de figures politiques à des partis étrangers pourrait ainsi représenter une menace pour l'intégrité des démocraties. •

DR

Diego Mignogna

Contre le Röstigraben

LANGUES • La diversité culturelle et linguistique de la Suisse pose souvent des défis importants dans la communication, pour la bonne entente ou en politique. Mais une alternative existe, et la ville de Biel/Bienne nous en offre des éléments.

Ce n'est un secret pour personne: l'habitant·e de Winterthour voit la Suisse s'arrêter à Fribourg, l'habitant·e de Lausanne voit la Suisse s'arrêter à Neuchâtel. De Laufon à Sierre, en passant par le Jura bernois et la Sarine, le Röstigraben divise la Suisse comme on couperait un gâteau, mais sans obtenir de répartition égale. Construction politique, médiatique, culturelle ou historique, la «barrière du rösti» dépeint tout de même une réalité factuelle: les francophones n'habitent pas au même endroit que les germanophones. La RTS n'est pas la SRF, la Case à chocs de Neuchâtel n'est pas la Rote Fabrik de Zürich, le papet vaudois n'est pas le choléra haut-valaisan, le HC Ajoie n'est pas le HC Davos, l'EPFL n'est pas l'ETH; en bref, nous vivons dans le même pays, mais dans deux régions bien distinctes.

L'exemple de Biel/Bienne

Et pourtant, il existe des endroits où notre mythique coexistence nationale trouve refuge. Morat, Fribourg, Biel/Bienne, sont des villes au sein desquelles les langues se croisent, s'influencent, se mélangent, s'écharpent parfois. Dans l'enceinte de cette dernière, la coordination est possible, la communication l'est aussi, les divisions sont mises de côté tout en conservant les habitudes culturelles de chacun·e. Comme la fondue moitié-moitié, Biel/Bienne se lie de deux parties différentes. On y parle notre langue maternelle, mais on comprend celle de l'autre.

Ce que raconte Biel/Bienne, c'est qu'il est possible d'être bilingue

On organise une visite à Berne avant de passer la soirée à Neuchâtel. On entend la politique bernoise suisse-allemande, on se connecte aux médias émettant depuis Genève. La publicité est en deux langues, la télévision locale aussi, le journal Biel/Bienne l'est tout autant, et l'école s'y essaie parfois. L'administration (bilingue) et ses différentes divisions veillent au grain: le bilinguisme de la ville est inscrit et protégé par sa constitution. Forcément imparfait, ce système de coexistence enrichit pourtant considérablement les constructions politiques, les ouvertures culturelles et les tolérances linguistiques. Ce que raconte Biel/Bienne, au fond, c'est qu'il est possible, en tant qu'entité politico-géographique, d'être bilingue.

Étendre à la Suisse

Ce bilinguisme, généralisé à une bonne partie du reste du pays, permettrait alors enfin un dialogue accru entre les deux plus grandes régions linguistiques du pays. Des écoles bilingues seraient installées dans toutes les villes, un échange linguistique serait instauré pour chaque élève, les cours de suisse-allemand et de français seraient bien nombreux… Alors que 95% des enquêté·es exprimaient en 2023 à gfs.bern qu'être suisse signifiait parler une langue nationale, on se mettrait alors à rêver, avec ces mesures, que la véritable identité suisse signifierait la compréhension de deux langues nationales! Finis les problèmes de communication, finie la division géographique arbitraire de notre pays, finis les stéréotypes vains envers les autres et la glorification de sa manière de vivre. Et dans cette Suisse fantasmée, au sein de laquelle «welsches» et «bourbines» ne seraient plus que de vieux avatars du passé, les Romand·es, les Suisse-allemand·es et les Tessinois·es ne feraient alors plus qu'un, comme en référence aux trois doigts d'une même main levés un jour sur les prairies vertes du Grütli. •

Simon Zbinden

Plutôt giron ou club?

FÊTES • Rentrer du seul bar sympa de son village à minuit avec un goût d'inachevé, ou faire la fête jusqu'au petit matin dans une after branchée genevoise, les lieux pour faire la fête dépendent de l'offre territoriale. Mais alors, plutôt fête villageoise ou clubbing endiablé?

Peu importe où l'on se situe, faire la fête permet de se sortir du temps contraint pour créer du temps libéré, où l'on peut se lâcher et profiter pleinement du moment présent. Entre les bars et les clubs, il y a pléthore d'occasions de faire la fête entre Lausanne et Genève. Les rues festives des villes regorgent de choix pour succomber à une soirée d'excès et de désordre. La multitude des villes et son large champ des possibles attirent bon nombre de villageois·es qui se déplacent pour «voir du monde». De plus, l'anonymat y règne en maître. On peut se lâcher sur la piste de danse sans risquer de subir les ragots de la communauté villageoise.

Chaleurs villageoises

Cependant, faire la fête au village a également ses avantages. Chacun peut se noyer dans un environnement chaleureux, souvent plus communautaire et intimiste qu'en ville, où le choix des bistrots est certes restreint mais d'autant plus familier. Cet environnement sûr, où l'on a pris nos marques et où l'on peut anticiper à peu près la soirée rassure. Et si l'ennui se fait ressentir, il suffit d'attendre les grands évènements annuels comme les girons et autres foires qui nous permettent de renouveler nos lots d'anecdotes et de petites folies locales.

Les festivités carnavalesques approchent!

Ces évènements, qui sont souvent liés à un passé glorieux, à un saint local ou au monde paysan, promettent des soirées riches, souvent synonymes de beuveries mais tout aussi réjouissantes et conviviales. Mais alors, si on ne peut attendre et qu'il faut à tout prix calmer cette soif d'aventure, sommes-nous obligé·es de se déplacer pour vivre des soirées dignes de ce nom?

Fêter à proximité

Par souci de praticité, il faut souvent faire avec les moyens du bord. Il semblerait que la tendance à se retrouver dans les mêmes endroits et croiser les mêmes personnes touche autant les gens des villes que des campagnes. Bien que se déplacer pour faire la fête soit également un moyen de rencontrer des nouvelles personnes et de découvrir des ambiances différentes, il faut en avoir l'envie et les moyens. Mais ne vous laissez pas décourager! Si vous

©Fernand Leger

pensez pourrir dans votre petit village, les festivités caranavalesques approchent pour vous, nos ami·es valaisan·nes et fribourgeois·es. Et finalement, peu importe où l'on se trouve, la fête sera réussie tant que l'on est capable d'assumer le lundi matin… •

Alexandra Bender

Nos aînées décident l'avenir

GÉNÉRATION • La sagesse populaire dit que l'on est de gauche à 20 ans, et de droite à 40, bref, qu'avec l'âge et l'expérience l'idéal laisse place au pragmatisme. Mais alors que les personnes âgées sont de plus en plus nombreuses dans la démographie suisse, quels sont les impacts sur les politiques d'avenir?

La Suisse, à l'instar de nombreux pays occidentaux, voit sa population gentiment vieillir. Aujourd'hui, les retraité·es représentent plus de 18% de la population, et plus de la moitié de la population a plus de 42 ans. La relève, c'est-à-dire les moins de 15 ans, n'est assurée que par 15% de la population. Ainsi, un certain déséquilibre démographique s'est développé et va continuer à se creuser, avec des conséquences politiques bien réelles. En effet, de nombreuses études ont montré que les jeunes ont moins tendance à se rendre aux urnes que le reste de la population. En 2015, le taux de participation des moins de 30 ans se situait autour des 35%, là où les septuagénaires sont 70% à voter. L'âge moyen des votant·es est quant à lui à 56 ans. Si certain·es parlent de désintérêt des jeunes pour les questions politiques, d'autres expliquent que la question est un peu plus large, et peut-être systémique. En effet, les premières années sont forcément consacrées à l'apprentissage du système politique suisse, pas le plus simple à appréhender, ou simplement à la formation des ses propres opinions politiques.

70% des septuagénaires votent

Mais pour expliquer le désintérêt, on peut se pencher sur un petit paradoxe: moins les jeunes votent, moins on s'attend à ce que des textes défendant leurs intérêts soient adoptés. Ainsi, à quoi bon voter, puisque leur vote est toujours minorisé par rapport à celui des aîné·es?

Un rôle politique élargi

Évidemment, tous les problèmes de la jeunesse ne sont pas causés par ce déséquilibre dans la démographie des votant·es. De plus, si les personnes âgées votent plus, elles sont aussi très engagées dans le monde associatif, voire militant. Ainsi, c'est un groupe de sympathiques grands-mamans qui ont porté plainte contre l'État suisse pour inaction climatique, et mené durant des années cette lutte juridique finalement couronnée de succès, puisque la Suisse a été condamnée l'année dernière. La Cour européenne des droits de l'Homme a reconnu que la Suisse avait failli à protéger les personnes âgées, plus vulnérables que le reste de la population durant les canicules plus fréquentes causées par le réchauffement climatique. Une issue historique, qui n'aurait pas été possible sans ces retraitées. Dans le canton de Fribourg, les *Grands-parents pour le climat* ont publié un livre blanc analysant la politique

Dr.

climatique du canton, estimant secteur par secteur les baisses d'émissions nécessaires pour respecter la loi climat cantonale. Un travail de veille indispensable pour fournir à tous·tes les acteur·ices les données et arguments pour exiger un changement de cap rapide.

Un clivage sans doute exagéré

Alors, on pourrait être confus·es: nos ancien·nes sont-iels des réacs qui ne votent que pour préserver le monde tel qu'iels l'ont connu, ou sont-iels une force de changement, un moteur pour la transition climatique? Sans doute la réponse se trouve-t-elle un peu de chaque côté, car nos aîné·es sont finalement traversé·es par des rapports de classes et de genres semblables au reste de la population. •

Nicolas Hejda

Un retour au fascisme?

ANALYSE • Du salut nazi d'Elon Musk à l'investiture de Donald Trump, en passant par le retour des valeurs «traditionnelles» et la montée de l'extrême droite, le fascisme semble à nouveau débordant d'actualité. *L'auditoire* a rencontré Stefanie Prezioso, spécialiste du fascisme et de l'antifascisme et professeure d'histoire à l'Université de Lausanne, pour analyser ce phénomène.

Qu'est-ce que le fascisme? Quels en sont les éléments fondamentaux?
Depuis son apparition au 20e siècle, le fascisme a donné lieu à des interprétations diverses privilégiant tel ou tel aspect constitutif ou pensé comme prédominant. Si on devait en donner une «formule de poche» on pourrait dire que le fascisme est un mouvement politique de droite extrême qui trouve sa pleine expression en Italie et en Allemagne dans les années 1920, 1930 et 1940. Violemment antimarxiste, impérialiste et raciste, il entend détruire les droits et les libertés démocratiques, et se fonde sur le rejet de l'égalité, la stigmatisation des plus faibles et l'offensive contre les femmes. Il utilise la violence, la terreur, mais aussi l'embrigadement pour imposer une nouvelle hiérarchie entre les êtres humains.

Ce rejet de l'autre s'accompagne d'un discours identitaire excluant

Pourtant, certains de ces traits se retrouvent aussi dans d'autres systèmes autoritaires, ce qui complique sa définition. L'antifasciste italien Angelo Tasca affirmait en 1938 que «définir le fascisme, c'est en faire l'histoire»; et je pense que c'est dans cette direction qu'il faut aller.

©Stefanie Prezioso

Selon vous, le concept de fascisme est-il pertinent pour analyser les dérives autoritaires actuelles?
Comme l'historien états-unien Robert O. Paxton, je pense que c'est un mot qui génère plus de chaleur que de lumière. Pour certain·es, son usage est contreproductif, car il brouille la nouveauté des phénomènes politiques actuels; pour d'autres, il est essentiel parce qu'il offre un cadre prescriptif. Il y a des éléments de continuité historique évidents avec le fascisme, mais ce dernier avait des éléments de continuité évidents avec la droite réactionnaire nationaliste du 19e siècle. À la fois, cependant, ce que l'on pourrait appeler le «ventre» de certains de ces mouvements est constitué par des personnes qui se rattachent ouvertement au nazisme et au fascisme (symboles, gestes, habillement etc.).

Quelles sont les différences et similitudes entre le fascisme du 20e siècle et les extrêmes droites actuelles?
Elles partagent avec le fascisme historique le nationalisme, le racisme, l'antisémitisme, l'islamophobie, l'impérialisme, l'homo/lesbophobie, l'autoritarisme, l'antimarxisme; elles entendent détruire les droits et les libertés fondamentales mais aussi les syndicats et plus largement les mouvements sociaux, elles mènent une offensive contre les droits des femmes et désignent des boucs émissaires.

Les extrêmes droites contemporaines exploitent les réseaux sociaux

Ce rejet de l'autre s'accompagne d'un discours identitaire excluant, qui vise à légitimer des politiques autoritaires en prétendant défendre une nation menacée. Dans ce sens, les stratégies discursives et électorales de figures comme Donald Trump, Giorgia Meloni ou Javier Milei s'apparentent à celles utilisées par Mussolini ou Hitler. Le dernier ouvrage d'Olivier Mannoni intitulé *Coulée brune* le montre. Leurs conditions d'émergence sont également analogues: crise économique et sociale de longue durée, crise des formes de représentation et y compris de la légitimité des partis politiques traditionnels, pertes de repères et crise morale. Mais le contexte aujourd'hui est très différent. Parmi les différences majeures, citons leur rapport à l'État. Le fascisme historique prônait un renforcement de l'État. L'extrême droite actuelle est ultralibérale et veut un État réduit à ses fonctions régaliennes. Javier Milei brandit une tronçonneuse comme symbole de la destruction des services publics, tandis qu'Elon Musk incarne une vision libertarienne où l'État est perçu comme un obstacle au développement du capitalisme; et à la fois jamais l'État n'a été autant sollicité pour sauver le secteur financier.

L'extrême droite actuelle est ultralibérale et veut un État réduit

Quelle est la place du mouvement de masse dans les extrêmes droites actuelles?
Le fascisme s'appuyait sur des mouvements de masse, organisés autour d'une idéologie et structurés par des organisations paramilitaires (comme les SA en Allemagne ou les Chemises noires en Italie). Leur objectif était notamment de détruire les organisations du mouvement ouvrier et les mouvements progressistes, à un moment ou celles-ci rassemblaient des millions de membres. Aujourd'hui, la question du mouvement de masse est plus ambiguë. S'il existe des groupes d'extrême droite actifs et violents, ils ne sont pas centralisés ,du moins pour le moment, comme la force armée spécifique de l'un ou de l'autre de ces mouvements. Leurs actions sont plus diffuses, souvent relayées par des communautés en ligne. Leur influence se manifeste davantage lors des élections; elles se structurent également dans la guerre culturelle sur les réseaux sociaux et une ignorance culturellement produite.

L'État est perçu comme un obstacle au développement du capitalisme

Les extrêmes droites contemporaines adaptent leur discours notamment en exploitant la désinformation et les réseaux sociaux pour asseoir leur influence. Un champ de recherches nouveau sur le tournant de la période que nous sommes en train de vivre s'ouvre. L'économiste Cédric Durand a employé un terme séduisant pour le définir: le technoféodalisme. Quoiqu'il en soit, nous avons besoin de nouveaux instruments d'analyse. •

Propos recueillis par Lilou Zamora

Le nucléaire revient

ÉNERGIE • Huit ans après la votation sur la stratégie énergétique 2050 pour la Suisse, qui a acté la sortie de l'énergie nucléaire en Suisse, le Conseil Fédéral envisage à nouveau le prolongement et la construction de nouvelles centrales. Pied de nez au vote populaire?

En 2017, le peuple suisse acceptait en votation la Stratégie énergétique 2050. Cette révision de la loi sur l'énergie est le fruit d'un long travail parlementaire, commencé dix ans plus tôt, et qui a pour objectif de sortir le pays de sa dépendance aux énergies fossiles et nucléaire, en promouvant les énergies renouvelables et l'efficacité énergétique. La question du nucléaire agitait la scène politique depuis des décennies, et la catastrophe de Fukushima en 2011 a très certainement enterré la fission nucléaire, désormais considéré comme bien trop dangereuse; ceci surtout dans un pays dont les centrales sont de plus en plus vieillissantes et où les options de stockage à long terme des déchets ne sont pas réglées malgré une exploitation débutée en 1969.

Pourquoi ce regain d'intérêt?
Ce n'est pas uniquement le Conseil Fédéral qui est favorable au retour du nucléaire en Suisse, mais une large alliance bourgeoise. Dans le sillage de la guerre en Ukraine et des risques pour l'approvisionnement en énergie de la Suisse, l'UDC, le Centre et le PLR ont déposé une initiative en 2024 qui demande que toutes les formes d'énergies respectueuses du climat soient autorisées, y compris le nucléaire.

Les options de stockage à long terme des déchets ne sont pas réglées

De la même manière que la peur déclenchée par Fukushima a sans doute permis d'ancrer la sortie progressive du nucléaire dans la loi, les partisan·es de cette énergie espèrent la développer à nouveau en usant de la peur du black-out.

Mais quelles technologies utiliser?
La technologie nucléaire a évolué depuis la construction des réacteurs actuellement utilisés en

Dr.

Suisse. Sans entrer dans les détails, les réacteurs actuellement disponibles sur le marché sont de la troisième génération, celle des EPR (pour European Pressurized Reactor). Seule l'UDC se dit favorable à cette technologie, les initiant·es préfèrant parler de réacteur de nouvelles générations. Lesquelles? La question reste ouverte. Du côté des EPR, les deux centrales en Europe à utiliser cette technologie ont accumulé retards et surcoûts: en Finlande, la construction a débuté en 2005 et un budget de 3,3 milliards, pour une mise en service avec 14 ans de retard et 11 milliards d'euros de coûts finaux. À Flamanville en France, l'histoire est similaire: débutée en 2007, budgétisée à 3,3 milliards aussi, la centrale a été reliée au réseau l'année dernière pour un coût de 13 milliards d'euros. Si une telle construction devait se lancer aujourd'hui en Suisse, sans compter la planification et les oppositions, on n'en verrait donc sans doute pas la fin avant 2040. Pour la mesure d'urgence, on repassera.

Une solution pour le futur?
L'un des arguments principaux que les partisan·es de l'énergie nucléaire essaient de faire passer auprès de la population, c'est qu'elle participe à la transition hors des énergies qui émettent des gaz à effet de serre. Or, l'opposition historique contre le nucléaire n'a jamais été de ce côté-là: ce sont tous les autres impacts environnementaux qui sont principalement critiqués. Ceux-ci sont nombreux; de la construction à l'extraction de l'Uranium, en passant par le risque de fuite radioactive, de nombreuses parties de la vie d'une centrale mettent en danger l'environnement, aussi bien dans les environs de la centrale que dans les pays lointains. Même sur les émissions de gaz à effet de serre, les centrales nucléaires peuvent en produire. Par exemple, lors de la mise en service des réacteurs dans la centrale de Flamanville, dont on a évoqué les coûts plus haut, des fuites du plus puissant gaz à effet de serre ont été détectées. Plus de 100kg de SF6, dont le potentiel de réchauffement est 23'000 fois supérieur au CO^2, se sont échappés de la centrale. Ce gaz est utilisé dans la plupart des centrales nucléaires afin d'en assurer l'isolation.

Pour la mesure d'urgence, on repassera

Il est encore utile de rappeler que si le chemin vers la neutralité carbone doit passer par le remplacement des énergies fossiles utilisées ou importées en Suisse par des énergies vertes, cela ne sera pas suffisant. La sobriété, qui passe à la fois par l'augmentation de notre efficacité énergétique mais aussi par la réduction de notre consommation, sera indispensable pour garantir ce résultat. Cependant, pour l'instant, nos politiques n'utilisent ce terme que comme une belle injonction, sans vraiment proposer de réel changement systémique pour le rendre désirable dans la population. •

Nicolas Hejda

Chronique polémique

Éléphant, pas enfant

Chaque année, de nombreux touristes perdent la vie en cherchant l'affection d'éléphants.

Le 25 janvier dernier, un énième touriste a perdu la vie en s'approchant d'un pachiderme. L'accident a eu lieu au parc Kruger en Afrique du Sud, très prisé pour observer des animaux sauvages, en principe sans sortir de son véhicule. Cependant, les incidents sont très réguliers, comme le témoignent les 240 décès dus à des attaques d'éléphants en Thaïlande ces douze dernières années, et les 50 au cours de l'année 2023 au Zimbabwe. Mais pourquoi les humains persistent-ils à vouloir s'approcher de cet animal plus enclin à être leur prédateur qu'un animal de compagnie? Le centre thaïlandais Koh Yao Elephant Care, par exemple, propose notamment du *elephant bathing* pour une centaine de francs, même s'il omet le supplément coup de trompe mortel offert à une étudiante. De plus, ces pachidermes ne se préparant pas pour un défilé, leur peau n'a pas besoin d'être lavée à longueur de journée, et finit abîmée par ce nettoyage intensif. Pour soutenir cette maltraitance et se jeter dans la gueule du loup, en quelle fantaisie croient donc nos cher·ère·s touristes? N'oublions pas les personnages de Dumbo ou Babar avec lesquels nous avons grandi, éléphants aux traits humains qui expérimentent la vie similairement à des enfants. Cette anthropomorphisation a permis de marquer nos esprits, lorsque plus jeune, nous cherchions à nous identifier aux personnages dont nous suivions les histoires. Ces naïf·ves touristes ont-iels simplement oublié de grandir en acceptant que, malgré la fiction, tout ne leur ressemble pas? Le majestueux éléphant doit être comme un petit bébé, demandant à être nourri, baigné, câliné. Malheureusement, l'humain, lui, n'est pas modelé à l'image du plus grand des mammifères, entraîné à riposter face à sa trompe, ses défenses et pattes, qui peuvent à tout instant l'anéantir. C'est ainsi que la fantaisie, mais aussi la vie, prend fin, lorsque l'éléphant rappelle sa réalité d'animal sauvage. •

Capucine Mohr

Soumission chimique

TOXICOLOGIE • Phénomène mis en lumière par l'atrocité de l'affaire Pelicot, l'acte d'administrer des drogues en vue d'abuser d'une personne semble plus courant qu'il n'y parait. Éclairage avec Marc Augsburger, Responsable de l'Unité de Toxicologie et de Chimie Forensiques au CURML.

Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est la soumission chimique?
La problématique de la soumission chimique est une vieille question. Si l'on se plonge dans la mythologie ou les récits anciens, on retrouve des exemples de personnes utilisant des substances pour en manipuler ou contrôler d'autres. Le terme «soumission chimique» a été introduit il y a une vingtaine d'années dans le milieu francophone pour décrire l'administration d'une substance à l'insu de la victime. Ce phénomène couvre une vaste gamme d'agressions, notamment les agressions sexuelles, les vols et enlèvements, ainsi que dans des situations apparemment bénignes, comme la garde d'enfants ou de personnes âgées. Le but est souvent de rendre la victime somnolente, voire inconsciente, pour faciliter l'abus.

Quelles substances sont utilisées dans des cas de soumission chimique?
Les substances utilisées varient selon la situation et l'objectif de l'agresseur. On retrouve souvent des médicaments, mais il arrive également que des substances illicites soient employées, bien que ce soit plus rare. Ce qui caractérise toutes ces substances, c'est qu'elles ont un effet dépresseur sur le système nerveux central, ce qui provoque de la somnolence, voire le sommeil. Parmi les plus courantes, on trouve des hypnosédatifs, mais aussi des molécules plus puissantes qui rendent la personne inconsciente. Plus rarement, des substances dites entactogènes, comme l'ecstasy, sont utilisées, car elles facilitent une certaine ouverture vers l'autre. Il y a également des molécules qui provoque une amnésie antérograde, qui empêchent la victime de se souvenir des faits, ce qui rend difficile l'identification de l'agresseur.

Est-ce qu'une analyse toxicologique permet de déterminer s'il s'agit d'une prise involontaire?
L'analyse toxicologique permet de détecter les substances présentes dans l'organisme de la victime, voire de l'agresseur dans certains cas. Cependant, elle ne permet pas de prouver de manière concluante qu'il y a eu soumission chimique. En effet, il est difficile de distinguer si une personne a consommé une substance volontairement ou non. Par exemple, l'alcool est souvent impliqué dans ces situations, et il est complexe de déterminer la quantité qu'une personne a pu ingérer volontairement et celle qui lui a été administrée sans son consentement. En tant que toxicologues, nous ne jugeons pas de la culpabilité ou de la responsabilité, mais nous fournissions des informations cruciales qui aident la justice à établir les faits. C'est un travail de collaboration.

Les violences ignobles subies par Mme Gisèle Pelicot ont révélé le caractère extraordinaire du phénomène. Pensez-vous que la soumission chimique soit une pratique qui s'opère régulièrement?
Il est probable que nous sous-estimons l'ampleur de la soumission chimique, mais il est difficile d'évaluer précisément la situation. Il n'existe pas de statistiques fiables sur le nombre de cas, car nous ne faisons qu'analyser les échantillons biologiques et non les conclusions des enquêtes.

Il est probable que nous sous-estimons l'ampleur du phénomène

En général, pour les cas qui aboutissent à des analyses toxicologiques, les prélèvements sont réalisés à distance de l'évènement, et les substances peuvent avoir été éliminées de l'organisme, ce qui complique les choses. De plus, certaines victimes ne se rendent même pas compte de ce qui leur est arrivé. Comme dans le cas de Mme Pelicot, qui a évoqué des problèmes pendant des années avant qu'on identifie ce qu'il se passait réellement. Beaucoup de cas se produisent dans des contextes où la victime se sent en sécurité et ne soupçonne pas l'agression.

Comment la recherche évolue-t-elle autour de cette question-là?
Une des principales avancées réside dans le développement des technologies de détection. Des instruments modernes permettent aujourd'hui de

©Service de communication du CHUV

détecter des concentrations extrêmement faibles de substances, ce qui est essentiel dans les cas de suspicion de soumission chimique, car les molécules utilisées sont souvent présentes en très petites quantités. Des techniques comme la spectrométrie de masse et la chromatographie ont permis d'atteindre des seuils de détection beaucoup plus bas qu'auparavant. Toutefois, le défi reste de taille, car nous ne savons pas toujours quelle substance chercher. Nous devons élaborer des stratégies analytiques capables de couvrir une large gamme de substances, y compris celles que l'on ne connaît pas encore, comme des extraits de plantes ou des molécules de synthèse.

Selon vous, qu'est-ce que la toxicologie dit de notre société actuelle?
La toxicologie révèle beaucoup de choses sur la société actuelle. Elle montre que l'abus de substances n'est pas un phénomène marginal, mais qu'il touche toutes les couches de la population. Bien sûr, le type d'abus varie selon les conditions sociales, mais l'alcool, les médicaments et les drogues sont consommés à tous les niveaux. Paradoxalement, les substances qui nous posent problèmes aujourd'hui sont souvent des produits totalement nouveaux, créés de toutes pièces par l'homme. Dans ce contexte, je dirais que la toxicologie est malheureusement un métier d'avenir… •

Propos recueillis par
Alexandra Bender

Chronique Sexprimer

Kama Sutra

Livre réservé aux élites: les guides modernes sur la sexualité sont-ils différents?

Aujourd'hui, le Kama Sutra est souvent réduit à un simple catalogue de positions sexuelles. Pourtant, ce texte (très) ancien — datant de 2 à 4 siècles avant notre ère — était avant tout un traité philosophique de 36 chapitres sur la vie amoureuse, sociale et sexuelle, réservé aux élites lettrées indiennes. Il supposait donc une certaine appartenance de classe, soit une éducation, du temps et un statut économique et social élevé. Aujourd'hui, l'explosion commerciale des livres sur la sexualité — qui se laissent observer dans les rayons «développement personnel» de nos librairies — semble marquer une relative démocratisation du savoir érotique. Mais est-ce vraiment le cas? Parler librement de sexualité, interroger ses désirs, chercher à «bien faire»: ce n'est pas donné à tout le monde. Cela suppose d'avoir accès à certaines ressources, d'avoir le temps de s'y intéresser, de grandir dans un environnement où ces sujets ne sont pas tabous. En effet, la sexualité n'échappe pas aux logiques sociales. Si certain·es ont accès à des discours valorisant la communication et la déconstruction, d'autres s'informent différemment — voire ne s'informent pas du tout. Loin d'être neutres, la plupart de ces ouvrages contemporains sur la sexualité imposent bien souvent un modèle bourgeois du «sexe idéal», où l'épanouissement passe par la parole et l'introspection. Ce modèle se présente souvent comme universel, alors qu'il reste un «choix de classe». Comme hier le Kama Sutra, ces livres tracent une frontière entre celleux qui possèdent les codes et celleux qui en sont exclu·es — en effet, ces nouveaux manuels sont surtout lus par les personnes qui possèdent déjà les clés pour s'y intéresser. Émancipation ou nouvelle forme de distinction sociale? À chacun·e d'en juger. •

Julie Holliger

Renaissance syrienne

MOYEN-ORIENT • Le renversement de la dictature syrienne a bouleversé la région, qui fête la fin de décennies de guerre civile et de répression. Rapide retour sur l'histoire récente du pays.

Le 8 décembre, une nouvelle secoue le monde: le régime dictatorial de Bachar el-Assad est tombé sous la pression d'un groupe rebelle islamiste, le Hazat Tahrir al-Cham (HTC). La population s'est réunie dans les rues pour fêter sa liberté retrouvée et commencer à recomposer la société syrienne, enfin affranchie de son tyran.

50 ans d'emprise

Le règne de la famille el-Assad commence dans les années 70, avec le coup d'État du parti politique de Hafez el-Assad. À sa mort après 30 ans de pouvoir, c'est son fils Bachar-el-Assad qui lui succèdera, grâce à un référendum lors duquel il est le seul candidat. Cette transition insuffle un espoir démocratique rapidement étouffé avec l'emprisonnement des militant·e·s dirigeant le mouvement. En 2011, les contestations du printemps arabe atteignent la Syrie: les citoyen·ne·s se soulèvent contre le régime, qui répond par la répression. La contestation s'organise peu à peu en groupes rebelles soutenus par des pays alentours. La guerre civile, qui oppose ces groupes rebelles et le régime syrien, est un désastre humanitaire, comme en témoigne le bilan de l'OSDH (Observatoire syrien des droits de l'homme) en 2023: plus de 600 000 morts, dont un quart de civil·e·s. Les témoignages de plus en plus nombreux rapportent la torture infligée aux prisonnier·e·s du régime, appuyés par les enquêtes humanitaires des 10 dernières années sur le sujet. Le conflit connait un tournant en décembre 2024: le HTC et ses alliés gagnent rapidement du terrain contre les forces du régime qui ne peuvent pas résister, et dont les soutiens – Russie, Iran et Hezbollah – sont affaiblis sur d'autres fronts. En deux jours, les rebelles ont pris le contrôle de Damas et fait fuir Bachar-el-Assad en Russie.

Refuser la dictature

Les yeux du monde se sont tournés vers Ahmed al-Charaa, chef du HTC et désormais président de la Syrie. Il se montre ouvert à la diplomatie et forme un gouvernement provisoire, dans le but d'écrire une constitution. Le défi est de taille: il s'agit maintenant pour son gouvernement d'accorder l'idéologie d'HTC avec des promesses de démocratie et de progrès social, et certain·es craignent de voir répliqué à l'échelle du pays les méthodes autoritaires d'HTC sur la ville d'Idleb, sous leur administration depuis

Dr.

2017. Dans ce pays en grande détresse humanitaire, l'urgence se fait ressentir pour l'instauration d'un gouvernement démocratique stable, qui serait le premier du millénaire dans une Syrie en reconstruction. •

Eden Alves

Feu sur les artifices!

ÉCOLOGIE • Depuis maintenant plusieurs années, les feux d'artifices sont de plus en plus décriés. Au-delà de la beauté flamboyante offerte par les pyrotechnicien·nes professionnel·les, on leur reproche bien des nuisances, sécuritaires et environnementales.

Sans refaire toute leur histoire, cela fait maintenant plusieurs siècles que des fêtes sont agrémentées d'un spectacle coloré et pour le moins retentissant. En Europe, ce sont tout d'abord les têtes couronnées qui se sont offert ces spectacles coûteux, puis les républiques et les nations s'en sont emparées pour leurs fêtes nationales. Aujourd'hui, la démocratisation de ces engins entraîne une utilisation de plus en plus fréquente, pour le Nouvel An ou pour des fêtes privées, telles que des mariages et des anniversaires. Bien que la plupart des communes n'autorisent ces explosions que pour les célébrations de la St-Sylvestre et du 1er août, ces dernières années ont vu les explosions se prolonger les jours suivants.

De nombreux problèmes

Ces feux, même limités dans le temps, sont problématiques à plusieurs égards. L'Office Fédéral de l'Environnement rappelle que les feux d'artifices libèrent de grandes quantités de poussières fines, qui polluent l'air que nous respirons ou les cours d'eau. Selon les conditions météorologiques précédant les explosions, les valeurs limites pour une journée peuvent être dépassées, risquant ainsi de causer des problèmes aux personnes atteintes de maladies cardio-vasculaires. Les déchets qui jonchent les rues, champs et forêts entraînent aussi des coûts de nettoyage, lorsqu'ils sont traités.

Une initiative a récemment été déposé pour l'interdiction des feux d'artifices

Dans le cas contraire, ils s'ajoutent à tous les déchets qui polluent notre nature pour de nombreuses années. A cette pollution atmosphérique et environnementale, les feux d'artifices posent aussi un risque pour l'ouïe humaine, car nous sommes régulièrement trop proche des explosions. À cela s'ajoute encore le stress occasionné pour les animaux, sauvages ou domestiques: les oiseaux pris de panique risquent de quitter leurs nids et leurs petit·es, les explosions et les lumières soudaines poussent aussi de nombreux mammifères à fuir. Parfois, des écosystèmes peuvent être durablement perturbés, les animaux considérant leur habitat naturel comme menacé ou menaçant. Et évidemment, il faut ajouter à tout cela les risques évidents d'incendies, même hors des périodes de canicule ou de sécheresse, et les accidents qui blessent, voire mutilent chaque année.

Des contestations

En Suisse, une initiative a récemment été déposé pour l'interdiction des feux d'artifices. Forte de 137'000 signatures, il est intéressant de remarquer que de nombreux sondages montrent un ressentiment important d'une majorité de la population face à ces explosions. Par exemple, un sondage des journaux 24heures et La Tribune de Genève a révélé que 61% des interrogé·es trouvaient que les feux d'artifices lors du 1er août n'avaient plus de raison d'être. Entre gaspillage financier, bruit excessif ou pollution aisément évitable, les raisons données par les répondant·e·s sont multiples. Surtout que le traditionnel feu de joie de la fête nationale nous permet largement de se rassembler et d'apprécier un bon moment de convivialité, entouré·es de nos ami·es plutôt que le nez pointé vers le ciel, attendant qu'une boule rouge succède à une boule jaune. •

Nicolas Hejda

Mille kilos de nourriture sauvés

RÉCUPÉRATION • «Pas de légumes, pas de dessert». «Pense aux enfants qui n'ont rien». «Les pâtes, ça se pose, ça ne se lance pas dans le placard». Tout le monde a entendu au moins une fois pendant son éducation une de ces fameuses phrases de parent. Toutes ses expressions reflètent une problématique toujours présente: le gaspillage alimentaire. Ça se passe au Recupol', les mardi et jeudi, de midi à 16h.

Selon l'Office fédéral de l'Environnement (Ofev), chaque année, la Suisse fait face à une perte de 2,8 millions de tonnes de nourriture sur toute la chaine de production – le calcul tenant aussi compte de tout ce qui est produit à l'extérieur de la Confédération et qui y est importé. C'est un chiffre qui est difficile à concevoir et qui mène à se demander: que faire?

©FAE

Implications associatives

Et c'est ici que les associations estudiantines *NoCap*, *FAE* et *LesDurabilistes* entrent en jeu. Avec non seulement un projet qui se bat contre le gaspillage alimentaire, mais qui se veut aussi solidaire et social – à l'image d'un programme mis en place par l'Agef à l'Université de Fribourg. Il s'agit du Recupol', l'épicerie entièrement gratuite qui a ouvert ses portes le 20 novembre dernier, après presque une année de réflexion et de recherches.

Un projet qui se bat contre le gaspillage alimentaire, mais qui se veut aussi solidaire et social

La boutique se trouve en face du Troc'o'pole, dans le bâtiment Anthropôle de l'Université. Son fonctionnement est similaire – si quasiment pareil – à celui du voisin dédié aux livres, aux vêtements et aux petits accessoires de maison: on entre, on se sert, et c'est tout. Si au Troc on est aussi vivement invité à laisser des petites affaires en bon état pour d'autres camarades, l'approvisionnement du Recupol' se fait avec les invendus de la Migros.

Plein de bonnes choses!

Ici vous trouverez du pain, des fruits et légumes, des viennoiseries, des sandwichs, des herbes aromatiques et, pourquoi pas, de la pizza. En ce moment, grâce à une donation, il est aussi possible trouver des produits destinés à l'hygiène corporelle: gel lavant intime, lingettes, protège lingerie, coton démaquillant, crèmes visage et corps.

Safe place

La boutique, ouverte les mardi et jeudi de 12h à 16h – avec les deux premières heures d'ouverture réservées spécialement qu'aux étudiant·e·x·s – est un espace conçu pour qui galère avec les dépenses ou veut seulement contribuer à sauver des aliments.

La boutique est ouverte les mardi et jeudi de 12h à 16h

Il s'agit donc d'une zone sans jugement, et où, au contraire, la bienveillance est encouragée. Mais si vous vous sentez timides, pas de problèmes, il suffit de passer au Recupol' pendant les cours pour éviter les moments les plus chauds de la journée. Concernant les chiffres, seulement au cours du premier semestre, le Recupol' a récupéré quasiment mille kilos de nourriture. Alors, viens! Il y en a pour tout·e·x·s! •

Le bureau de la FAE

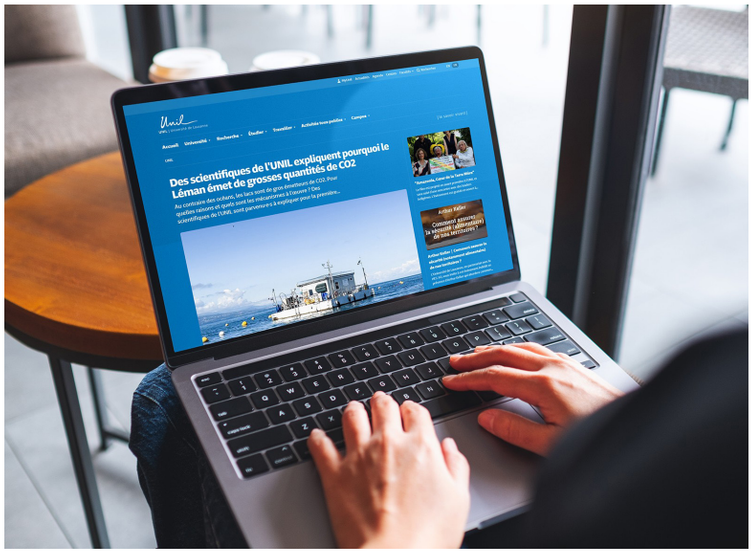
Pour plus d'informations :

@fae_unil Anthropole 1192 fae-unil.ch

Nouveau site pour l'UNIL

INFORMATIQUE • Le site de l'UNIL fait peau neuve. Dans le cadre de ce projet informatique de taille, *L'auditoire* a rencontré Novella Bellonia, responsable communication digitale à l'Unicom, et responsable Métiers du programme lié à la refonte du site de l'UNIL, et Franck Canavesi, chef de ce programme pour le Centre informatique.

Le site d'une institution publique joue un rôle crucial dans son image. Étant une des premières «portes d'entrée» de l'université, comme l'explique Novella Bellonia, il est important de garantir son adéquation avec les outils de consultation actuels. «Le site de l'UNIL n'avait pas subi de grande modification et adaptation au code html moderne depuis de nombreuses années. Une modernisation commençait à devenir nécessaire pour assurer son efficacité aussi longtemps que possible.



©Unicom

«Une modernisation commençait à devenir nécessaire»

On doit être conscient·e du fait que ce que l'on crée doit constituer une base pour le futur», continue-t-elle. Et afin de s'assurer que le nouveau site réponde aux attentes de ses utilisateur·rices, plusieurs processus ont été mis en place pour recueillir leurs avis. «Les publics cibles de ces sites sont les premiers impactés par de tels changements. Ils·elles ont pu répondre à un sondage en avril 2022 sur le site de l'UNIL. Un peu plus de 1600 personnes ont participé, dont 75% d'étudiant·es. Pour nous, il est important d'avoir une image qui correspond plus à l'UNIL, ainsi que de répondre aux besoins des personnes qui l'utilisent», explique Novella Bellonia. En plus de ces sondages, des *focus groups* composés d'étudiant·es, de chercheur·ses et de collaborateur·rices ont été mis en place.«Ces groupes comprenaient également des gymnasien·nes, car le site reste le premier point de contact entre les futur·es étudiant·es et l'université», ajoute Franck Canavesi. Ces participant·es ont testé plusieurs éléments du site, comme la navigation et l'arborescence, puis leurs retours ont été utilisés dans l'élaboration du projet.

Une refonte en plusieurs étapes

La réorganisation d'un site institutionnel tel que celui de l'UNIL comprend de nombreuses phases. «Nous avons entamé les réflexions en 2021. Comme nous sommes une institution publique, on a dû faire un appel d'offre publique pour trouver le soutient d'une agence web privée qui nous a accompagné·es durant cette refonte. En 2022, nous avons travaillé sur le design et la structure des pages, puis en 2023 et 2024, sur le développement du site et la construction des pages», détaille Franck Canavesi. Quant à la date à laquelle devrait se conclure le projet, cela reste difficile à déterminer. «En 2027, normalement, la refonte devrait être terminée», ajoute-t-il cependant. Même si les deux responsables expliquent travailler avec les sept facultés pour que ces dernières effectuent elles aussi «le travail de migration et d'optimisation de leur site», l'entreprise reste longue à effectuer. «Ce qui prend beaucoup de temps, c'est la charge administrative. En tant qu'institution publique, on se doit de garantir la transparence du projet. On ne passe pas de 3600 pages à 1200 en un claquement de doigts! Beaucoup de gens sont impliqués, et cela prend du temps», explique Novella Bellonia.

Une navigation plus verte

Grande nouveauté du site de l'UNIL, le mode «éco» rend attentif à consommation en énergie et propose une navigation plus durable aux utilisateur·rices. Comme le détaille la page du site consacrée au sujet, «le secteur du numérique a un impact environnemental non-négligeable: en 2021, il représentait 2% à 4% des émissions mondiales de gaz à effet de serre.» À partir de cette constatation, l'équipe responsable de la refonte a ajouté plusieurs éléments permettant de réduire l'impact écologique du site de l'UNIL.

«Répondre aux besoins des personnes qui l'utilisent»

Parmi ces nouveautés, des images «éco-conçues» compressées et en niveaux de bleus afin que celles-ci occupent «jusqu'à dix fois moins de place sur le serveur» qu'une image à résolution standard. Le lecteur médias (vidéos, podcasts, etc.) ne se lance plus automatiquement mais nécessite désormais un clic de l'utilisateur·rice pour démarrer. Enfin, «des pages légères aux informations pertinentes permettent aux internautes de trouver (plus rapidement) ce qu'ils·elles cherchent», réduisant ainsi le temps et donc l'impact de la navigation. Toutes ces innovations devraient donc améliorer l'efficacité future et la réduction du coût énergétique d'un site qui totalisait plus de 15 millions de vues en 2024. •

Marine Pellissier

Rendez-vous soirées

Dates à noter

Les meilleurs évènements sur le campus pour animer votre mois de mars.

3 mars: Projection du Ciné-club de l'UNIL

Ce 3 mars, le Ciné-club de l'UNIL propose une projection du film *Bonjour (Ohayô)*, réalisé par Yazujiro Ozu, à la salle Nucléo du Vortex. Le film brosse le portrait d'un petit quartier de Tokyo à travers la vie de famille de certain·es de ses habitant·es, le tout dans un ton léger et comique.

6-8 mars: Café-théâtre à Satellite

Durant trois soirées, le bar de l'EPFL se transformera en café-théâtre afin d'accueillir les représentations de la pièce *Poings*, «l'histoire d'une rencontre amoureuse qui vire au cauchemar». Accompagnée de musique jouée en *live*, c'est l'occasion de découvrir la dernière pièce de la compagnie française *Fréquence 234*.

7-8 mars: Match d'impro (soirée RITE)

Fan de matchs d'impro? Le 7 et le 8 mars, quatre équipes d'improvisation théâtrale s'affronteront sur scène pour remporter la Rencontre d'Improvisation Théâtrale Étudiante (RITE). Sans texte, les commédien·nes tenteront d'impressionner l'arbitre pour obtenir la victoire.

9 mars: *Swinging Sunday* au Nucléo

Envie d'apprendre à danser le Lindy Hop ou le solo jazz? Alors rendez-vous à l'atelier danse organisé par l'association de l'UNIL et de l'EPFL *All that swing* au Nucléo, la salle de spectacle du Vortex. Au programme, 3 heures d'atelier suivies de deux heures de *social dancing*, où les danseur·euses seront libres de mettre en pratique ce qu'ils·elles auront appris!

12-14 mars: Représentation de la pièce *Wannabe* à la Grange

Qualifiée de «*coming out* pop pour célébrer cet univers», la pièce créée par la compagnie Kardiak explore la révélation musicale de Kiyan Khoshoie, 9 ans, découvrant les clips musicaux diffusés sur MTV. •

Marine Pellissier

Un Professeur de l'UNIL évincé

POLÉMIQUE · À quelques jours de la rentrée universitaire du printemps 2025, Joseph Daher, Professeur invité à l'Université de Lausanne et spécialiste du Moyen-Orient, voit soudainement son contrat non-reconduit par la Direction. Convaincu qu'il s'agit d'une charge motivée par des raisons politiques, il saisit le Tribunal de prud'hommes. *L'auditoire* mène son enquête.

En mai 2024, le bâtiment Géopolis est occupé par des membres de l'UNIL en soutien à la Palestine, comme nous l'indiquions dans le numéro 282 de *L'auditoire*. Parmi eux·elles, on retrouve le Prof. invité Joseph Daher. Lors de cette occupation, il prête un jour sa Campus Card à une étudiante de confiance pour lui donner accès à son bureau. Quelques jours plus tard, selon des informations récoltées par la RTS, un responsable de l'UNIL envoie un mail à la Direction l'informant de cette situation, le prêt de carte d'accès étant interdit par le règlement de l'établissement.

À l'université, Joseph Daher reçoit une vague importante de soutiens

Dans sa lettre, il précise que ces faits pourraient «servir dans une procédure». Dans la même période, les ressources humaines de l'université font parvenir un contrat qui s'étendrait du 1er février au 31 juillet 2025 au professeur. Joseph Daher le signe, le renvoie et ne reçoit jamais de réponse. Comme c'en est visiblement la coutume, il ne s'inquiète pas pour son poste pour le semestre suivant.

Acharnement administratif

C'est quelques mois plus tard, en octobre 2024, qu'une enquête administrative est lancée par l'UNIL à son encontre pour mettre la lumière sur le prêt de la Campus Card. Au début de l'année 2025, le rapport de l'enquête administrative est communiqué à l'enseignant et lui reproche d'avoir «mis en danger la sécurité de Géopolis», estime alors qu'il est l'auteur d'une faute «moyennement grave à grave». Le 30 janvier, l'UNIL renonce à prendre des mesures disciplinaires à son encontre mais lui annonce alors la non-reconduction de son contrat dans l'institution, devant pourtant débuter le 1er février. Sans sanction disciplinaire et sans statut de lien contractuel, Joseph Daher se voit dépossédé de ses possibilités de contestation, après pourtant huit ans dans l'institution. Son cours-séminaire ne sera pas donné et ses deux mémorants ne seront plus suivi·es, sans être prévenu·es par la Direction. Pour le professeur et le syndicat SSP – Hautes Écoles, il s'agit du coup final d'un acharnement administratif. «[La Direction de l'UNIL] nie qu'il y ait eu un contrat. Toute la procédure est faite pour que je ne puisse pas contester la décision, ni me défendre», déclarait-il à la RTS la semaine passée.

Nombreux soutiens

Nombreux·ses sont les collaborateur·ices de l'Université de Lausanne à rappeler que le prêt de Campus Card est une pratique très courante. C'est notamment cet élément qui motive le syndicat SSP à dénoncer une procédure prétexte. Après les mobilisations en soutien à la Palestine et la mise sous pression de la Direction pour sa gestion de l'occupation, le défenseur des employé·es du service public émet en effet «l'impression que la Direction de l'UNIL cherche des boucs émissaires», avant d'ajouter que «si cette manière de procéder de la Direction devenait acceptable, alors tous·tes les salarié·es de l'UNIL seraient en danger.»

«Notre impression est que la Direction cherche des boucs émissaires»

A l'université, le professeur reçoit par ailleurs une vague importante de soutiens. Le conseil de faculté des SSP condamne par 30 voix pour et 4 abstentions la «procédure arbitraire» menant au «prétendu non-renouvellement» du contrat du professeur. Le CLADS (Collectif pour la liberté académique, la démocratie et la solidarité), composé de nombreux·ses collaborateur·ices des campus lausannois, dénonce le fait que Joseph Daher semble avoir été la victime d'un acharnement administratif et qu'il n'a pas bénéficié de protection fonctionnelle de la part de l'UNIL lors du dénigrement médiatique auquel il a dû faire face lors des discussions sociétales sur la question palestinienne, dont il est pourtant un expert reconnu. Le CLADS indique notamment à *L'auditoire* que «ces procédures ressemblent à une sanction politique déguisée: la Direction sacrifie un professeur qui gêne.» De plus, à la question de savoir si d'autres collaborateur·ices auraient subi des pressions de la part des institutions (Direction, politique) en lien avec la question palestinienne, le CLADS répond qu'il a été «contacté de manière confidentielle par des collègues», mais qu'il ne peut pas en dire plus à ce stade. Enfin, *Camp'Unil'Pal*, le collectif étudiant organisateur des événements en soutien à la Palestine sur le campus de l'UNIL, affirme à *L'auditoire* que «son éviction de l'UNIL envoie un signal très clair: exprimer un engagement politique sur cette question peut mener à des sanctions, même dans un cadre universitaire censé garantir la libre expression et le débat critique.»

La Direction de l'UNIL nie

Contactée par *L'auditoire*, la Direction de l'UNIL a indiqué être tenue au silence concernant le cas précis de Joseph Daher. Elle ajoute que selon elle «à ce jour, aucun·e collaborateur·ice ou étudiant·e n'a été sanctionné·e par l'UNIL pour avoir usé de son droit à la liberté d'opinion» (le rapport sur «L'engagement public des universitaires: entre liberté académique et déontologie professionnelle», mai 2022, est disponible sur unil.ch). Pour Joseph Daher, le CLADS, *Camp'Unil'Pal*, le conseil de faculté des SSP, le syndicat SSP – Hautes Écoles ainsi que pour les plus de 2000 universitaires de Lausanne, de Suisse ou d'ailleurs ayant signé une pétition circulant depuis deux semaines, ce n'est en réalité pas le cas.

Le Tribunal de prud'hommes a été saisi par le professeur

À ce titre, le Tribunal de prud'hommes du canton de Vaud (TRIPAC), traitant des litiges relatifs au droit du travail, a été saisi par le professeur évincé. Le CLADS, «aspirant à communiquer et à travailler avec toutes les parties prenantes de l'Université», cherche actuellement à mobiliser les soutiens (pour plus d'informations: https://clads.ch). Quant à *Camp'Unil'Pal*, ils·elles définiront les stratégies à adopter lors des prochaines AG, notamment celle du 26.02. À suivre donc, pour ce cas qui ressemble de plus en plus à une affaire, et qui peut laisser présager l'ombre d'un dangereux précédent qu'il s'agirait de ne pas laisser advenir.

Simon Zbinden

© Simon Zbinden

Sport et inégalités salariales

SALAIRE • L'inégalité salariale entre les hommes et les femmes touche de nombreux secteurs, et le sport n'y fait pas exception. Malgré les progrès réalisés ces dernières années, les sportives restent bien moins rémunérées que leurs homologues masculins. Pourquoi un tel écart persiste-t-il? Quelles initiatives sont mises en place pour y remédier?

Dans de nombreuses disciplines, l'écart salarial entre les athlètes masculins et féminines est saisissant. Concernant le football, la FIFA a annoncé une augmentation de 300 % des primes pour la Coupe du monde féminine 2023, atteignant 135 millions d'euros. Pourtant, ce montant reste largement inférieur aux 400 millions d'euros attribués lors du Mondial masculin en 2022. En saut à ski, l'Allemande Selina Freitag a mis en lumière une situation tout aussi injuste, et quelque peu ridicule. Alors que les hommes reçoivent 3'000 francs pour une victoire en qualification, elle s'est vu remettre un simple sac de shampoing et de serviettes. Cette inégalité ne se limite pas aux primes de performance puisqu'en NBA, un joueur gagne en moyenne 110 fois plus que son homologue féminine en WNBA.

Dr.

Un modèle économique défavorable aux femmes

L'argument principal avancé pour expliquer ces inégalités est la différence de revenus générés par les compétitions féminines et masculines, en raison d'une exposition médiatique plus faible et d'une attractivité jugée moindre pour les sponsors. Pourtant, les audiences du sport féminin progressent fortement. La finale de la Coupe du monde féminine 2019 a attiré 1,12 milliard de téléspectateur·ices dans le monde, un chiffre qui démontre l'intérêt croissant pour ces compétitions.

Un manque de considération pour les performances féminines

Toutefois, les instances dirigeantes du sport restent majoritairement masculines, bien que des quotas aient été mis en place dans certains pays. Le sexisme ambiant joue aussi un rôle: des propos misogynes tenus lors de compétitions ou au sein des équipes témoignent d'un manque de considération pour les performances féminines.

Des avancées timides et incomplètes

Certaines avancées notables ont eu lieu, comme un accord de 2022 aux États-Unis garantissant l'égalité salariale pour l'équipe féminine de football. D'autres initiatives, comme la grève des joueuses du championnat espagnol de football en 2019 pour de meilleures conditions salariales, montrent que la lutte pour l'égalité s'intensifie. Cependant, pour un changement réel, une volonté politique plus forte et une redistribution plus équitable des revenus sont essentielles. L'égalité salariale dans le sport reste avant tout une question d'équité et d'égalité de genre. •

Jéssica Sousa

Capitaine Justine!

VOILE • Le numéro 281 de *L'auditoire*, dans un article sur le Vendée Globe, avait introduit la Suissesse Justine Mettraux. Sa course terminée, son nom est désormais notoire: c'est celui de la femme la plus rapide à terminer un tour du monde à la voile.

La dixième édition du Vendée Globe, une course à la voile en solitaire, sans escale ni assistance, a été lancée en novembre 2024 du port des Sables-d'Olonne, en Vendée. En février 2025, les derniers bateaux traversent à nouveau, trois mois plus tard, ce même port, également ligne d'arrivée. Cette édition s'est révélée riche en records de participation et de vitesse. En effet, Justine Mettraux, Genevoise de 38 ans née dans une famille de navigateur·rices, a accompli le Vendée Globe le plus rapide par une femme, à bord de son IMOCA bâti en 2018. Plus que le meilleur temps féminin, sa 8e place (sur 33) représente la meilleure position d'un·e skipper non français·e, la course étant dominée par des navigateur·rices tricolores, et d'un bateau d'ancienne génération, c'est-à-dire construit avant l'édition précédente. Les améliorations techniques ont fortement contribué aux records de vitesse ayant lieu à quasiment chaque édition, soulignant l'importance de posséder un voilier récent et performant.

Une nouvelle génération de jeunes navigatrices

Une course mixte… mais surtout masculine

Lors des deux premières éditions du Vendée Globe, en 1989 et 1992, aucune femme n'avait pris le départ. La Française Catherine Chabaud devient ainsi la première femme à terminer le Vendée Globe au terme de l'édition 1996-1997, une des six skippers à terminer la course parmi les 15 ayant pris le départ. Plus de la moitié des participant·es avaient en effet dû abandonner, à l'instar d'Isabelle Autissier, en raison des conditions particulièrement difficiles qui ont même causé la mort d'un marin. L'édition suivante, la navigatrice britannique Ellen MacArthur a marqué les esprits en décrochant la deuxième place au terme d'un combat acharné, à seulement 24 ans. Aucune femme n'a dès lors réussi à décrocher un podium. Depuis, la participation féminine semble augmenter, mais reste peu nombreuse et inconstante. Cette année, l'engouement médiatique autour de Violette Dorange, plus jeune participante de l'histoire du Vendée Globe à tout juste 23 ans, laisse espérer une nouvelle génération de jeunes navigatrices.

Femmes à bord, malheur!

Le chemin à parcourir a été long, depuis l'ancienne superstition selon laquelle la présence d'une femme à bord portait malheur. Mais cette croyance est-elle réellement révolue? La voile au large est encore dominée par les hommes, et pas seulement dans le Vendée Globe. Les femmes souhaitant se montrer compétitives dans ce sport, qui implique des expéditions de plusieurs mois, rencontrent de nombreuses difficultés en lien avec le support des sponsors durant une grossesse et la création d'équipages mixtes. Nombre de femmes se sont toutefois illustrées, à l'image de Florence Arthaud, seule femme à avoir gagné, en 1990, la Route du Rhum, transatlantique en solitaire. Ces dernières années, quelques navigatrices réussissent dans le sport tout en ayant des enfants, mais c'est un sujet qui reste fortement tabou. La performance de Justine Mettraux revêt ainsi une symbolique puissante par rapport à la place des femmes dans la course de voile au large. Elle encourage non seulement les navigatrices à s'engager sur les océans, mais également les sponsors et les organisations de courses à soutenir leur présence à un haut niveau. •

Alice Côté-Gendreau

IA, quelle réalité reflètes-tu?

TECHNOLOGIE • Les 13 et 14 février derniers se tenait à l'EPFL la troisième édition du festival des *Assises*, qui proposait des conférences sur les dynamiques de pouvoirs et les biais genrés de l'intelligence artificielle (IA). *L'auditoire* a rencontré Olivier Glassey, sociologue spécialisé dans les usages du numérique, pour mieux comprendre ces enjeux liés à une technologie en plein essor.

Idées de recettes de cuisine, recommandations de voyage, écriture d'un faire-part de condoléances ou message à quelqu'un sur un site de rencontre, l'intelligence artificielle est aujourd'hui présente dans presque tous les domaines du quotidien. Cependant, de récentes études démontrent que l'IA a tendance à reproduire les préjugés (raciaux, genrés, etc.) déjà présents dans notre société. Comment se fait-il que cette représentation de biais existe? A quelles reproductions de pouvoir participe-t-elle? Quels sont les risques pour la recherche?

Jamais deux biais sans trois

À la question «quels biais peut-on trouver dans l'IA?», Olivier Glassey répond: «J'aurais presque envie de dire: quels sont les biais qu'on ne retrouve pas dans l'IA tellement il y en a!» La phrase en dit long. Mais comment ces biais se retrouvent-ils partie intégrante de l'IA? Nous pouvons identifier deux mécanismes principaux. Le premier concerne les données d'apprentissage de l'IA, qui peuvent provenir d'Internet, de livres, de Wikipédia, etc. Chacun de ces univers informationnels s'avère être pétri par les biais issus de nos sociétés, que les IA reproduisent en apprenant. Fournir des bases de données aux IA avec le moins de biais possible relève aujourd'hui d'un véritable enjeu de recherche, d'autant plus que ces biais sont de plus en plus souvent invisibles à première vue.

«Est-ce qu'une technologie pourrait embarquer la complexité du monde?»

Un deuxième processus de création de biais est l'étape de «socialisation» de l'IA, communément appelée *alignement*. Cette étape permet aux données «brut de décoffrage» des IA d'être pertinentes, à la fois en termes de résultats et de normes sociétales. «Il y a tout un travail par lequel on essaie de "socialiser" l'IA, de lui dire ce qu'elle a le droit (ou pas) de dire. Des sommes importantes sont dépensées pour cela, et des biais peuvent apparaître et disparaître à ce moment-là aussi», explique le sociologue.

(En)jeux de pouvoir

Les IA génératives sont donc façonnées par les représentations de leurs données d'entraînement. Elles reproduisent dès lors le pouvoir des personnes qui leur ont fourni ces données. «Tout le monde n'a pas la même capacité à produire des données», met en garde Olivier Glassey. «Pour vous donner un exemple, il y a des langues pour lesquelles il n'existe presque aucune trace numérique. Ces cultures orales partagées parfois par des millions de personnes se trouvent invisibilisées dans les réponses de l'IA.» Un second enjeu de pouvoir est de savoir qui possède les IA et si elles sont ouvertes ou non. Il existe aujourd'hui un véritable défi autour de la traçabilité de la production de contenu d'une IA. «L'IA vous donne une réponse, mais *in fine* vous ne savez pas forcément exactement comment elle a été entraînée. On voit apparaître aujourd'hui une myriade d'IA, qui sont adaptées à des visions du monde très différentes, en termes de représentations, de valeurs morales, de valeurs spirituelles, de cultures», précise le sociologue. Un troisième enjeu de pouvoir est finalement que, lorsque nous utilisons une IA, nous contribuons à la renforcer.

Dr

«Quels choix une IA fait-elle à notre place?»

Plus on utilise une IA, plus on lui communique des informations, plus nous donnons du pouvoir à ceux·celles qui contrôlent cette IA. Et ces données dans nos questions, nos échanges, nos corrections de formulations pourront être utilisées pour la prochaine génération d'IA. «Il est possible de sélectionner son modèle d'IA selon certains critères par rapport à l'utilisation de nos données, ou alors sur le fait que nos données vont peut-être servir à des apprentissages que nous considérons davantage responsables», ajoute Olivier Glassey.

De l'ignorance des réponses ignorées

«Dans le monde de la recherche, il existe un problème qu'on pourrait appeler la "datafication" du monde, ou le monde transformé en données. Est-ce qu'une technologie pourra un jour embarquer la complexité du monde?» questionne le sociologue. Mais à ses yeux, le plus grand enjeu de l'utilisation de l'IA dans la recherche réside dans la peine d'une IA à évaluer ses propres erreurs. «Elle va toujours nous donner des réponses, mais on ne sait pas quelle en est la qualité si on ne la vérifie pas», explique Olivier Glassey, qui ajoute: «et surtout, on ignore absolument toutes les réponses qu'elle a ignorées, et pour quelles raisons elle les a ignorées. Quels choix l'IA a fait à notre place? Quand on est chercheur·euse, on se doit d'explorer plusieurs hypothèses. Il y a peut-être un risque de perte à la fois d'autonomie de notre agentivité, mais aussi peut-être, à termes, une perte de capacité de curiosité.» Comment pouvons-nous ainsi éviter de nous faire enfermer dans les univers de pertinence que calcule l'IA à notre place, qui plus est des univers potentiellement biaisés?

Les IA sont porteuses des univers de biais à partir desquelles elles ont fait leur apprentissage

Finalement, alors que les biais des IA peuvent être invisibilisés derrière une apparente objectivité technologique, cachés derrière le choix de critères d'un alignement, ou noyés dans la complexité de paramètres utilisés, il conviendra à l'utilisateur·rice d'être conscient·e de l'existence de cette problématique, aux concepteur·ices d'être le plus explicites sur la manière dont a été entraînée et fonctionne leur IA, et enfin, aux États de prévenir toutes dérives potentielles. De tels garde-fous éthiques, techniques et légaux devraient permettre d'éviter le mythe du créateur dépassé par sa créature. •

Flavia Mizel

Crédits carbone, fausse bonne idée?

ENVIRONNEMENT • Les crédits carbone permettent aux entreprises de compenser leurs émissions de CO2 en finançant des projets écologiques. Si ce mécanisme séduit celles et ceux qui veulent afficher un bilan neutre en carbone, il est aussi largement critiqué comme étant une forme de *greenwashing* inefficace face à l'urgence climatique.

L'idée des crédits carbone naît à la fin des années 1990 avec le protocole de Kyoto, qui impose des quotas d'émissions aux pays industrialisés et crée un marché d'échange de droits à polluer. Un crédit carbone correspond à une tonne de CO^2 évitée ou capturée via un projet environnemental, comme le reboisement ou le développement d'énergies renouvelables. Aujourd'hui, ce marché s'est élargi aux acteur·rices privé·es et existe sous deux formes. La première se veut obligatoire, impliquant une réglementation, et la deuxième forme est volontaire, et donc non contraignante, ce qui engendre de nombreuses critiques. En effet, de nombreux projets reposent sur la séquestration du CO^2 par la reforestation, alors que la déforestation, les incendies et la mauvaise gestion des forêts compromettent leur efficacité dans la lutte contre le réchauffement climatique. En 2023, une enquête menée par *The Guardian* et *Die Zeit* révélait que 90% des crédits carbone sont inefficaces, car les réductions d'émissions sont largement surestimées.

Ce système sert surtout à maintenir un modèle polluant

Les GAFAM et l'illusion verte

Les grandes entreprises technologiques, comme Google, Microsoft et Meta, utilisent des certificats d'énergie renouvelable pour afficher un bilan carbone réduit. En achetant ces certificats, elles prétendent compenser leurs émissions, sans pour autant consommer directement l'énergie verte qu'ils représentent. Or, l'impact environnemental des data centers explose: selon *Goldman Sachs*, une requête sur ChatGPT consomme dix fois plus d'énergie qu'une recherche Google, et la demande en électricité des infrastructures numériques pourrait augmenter de 160% d'ici 2030, ajoutant des milliards de tonnes de CO^2 à l'atmosphère.

Derrière la compensation… la surconsommation

Le système des crédits carbone pourrait jouer un rôle dans la transition écologique s'il était réellement encadré et utilisé en complément d'une réduction effective des émissions. Aujourd'hui, il sert surtout à justifier la surconsommation et à maintenir un

Dr.

modèle polluant. Il profite avant tout aux grandes entreprises, qui achètent leur droit à polluer sans réelle action en faveur de l'environnement. Plutôt que de chercher à verdir artificiellement leur image, la priorité doit être mise sur la réduction des émissions et la décroissance, seules véritables solutions face à l'urgence climatique. •

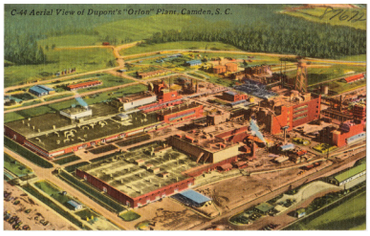
Jéssica Sousa

PFAS, partout et invisibles

CONTAMINATION • Largement utilisés dans l'industrie depuis les années 1970, les PFAS sont aussi surnommés «polluants éternels». Invisibles à l'œil nu, ces molécules sont pourtant à l'origine d'une des pollutions les plus importantes du siècle.

Quel est le point commun entre du papier sulfurisé, du fil dentaire, des textiles *Gore-Tex*, et des appareils électroniques? Ces objets du quotidien contiennent tous des substances per- et polyfluoroalkylées, communément appelées PFAS. Ces molécules chimiques comprennent une liaison carbone-fluor qui les rend extrêmement persistantes. Dès leur synthétisation, celles-ci peuvent alors s'accumuler librement dans notre organisme et l'environnement. En 2023, l'Office fédéral de la santé publique conclut que nous sommes tous·tes contaminé·es par ces molécules, l'Agence européenne pour l'environnement dénonçant de son côté des risques de lésions hépatiques, de maladies thyroïdiennes, d'obésité, de problèmes de fertilité ainsi que de cancers.

Dr.



Un crime conscient

En 1938, le chimiste américain Roy J. Plunkett découvre par hasard la molécule de PTFE, autrement dit, le Teflon. La société chimique américaine DuPont dépose cette molécule aux propriétés antiadhésives exceptionnelles sous forme de marque en 1945, et l'introduit dans les foyers américains par le biais de produits du quotidien à coup de larges campagnes publicitaires. Au début des années 1970, les PFAS sont utilisés dans l'industrie à l'échelle mondiale. Dès les années 1960 cependant, des scientifiques de la société DuPont découvrent de nombreux effets toxiques des molécules sur plusieurs espèces animales. Vingt ans plus tard, les industriels mènent diverses études, qui arrivent toutes à la même conclusion: les PFAS sont responsables de plusieurs cancers. Les données sont toutefois tenues secrètes, partagées ni aux scientifiques, ni aux régulateur·rices, ni au public.

Une législation timide

Aujourd'hui, le film *Dark Waters* (Todd Haynes, 2020) a largement participé à révéler cette contamination planétaire. Néanmoins, la législation peine à avancer. En Suisse, deux molécules ont été interdites en 2011 et 2021, sur les 14'000 dénombrées. Il n'existe actuellement aucun moyen pour les consommateur·ices de savoir si un produit industriel contient ou non des PFAS. À la suite d'interventions parlementaires, des valeurs limites pour les PFAS dans le sol et les déchets sont en train d'être édictées au niveau national. L'Union européenne étudie pour sa part un projet d'interdiction de ces molécules. Néanmoins, l'enquête *Forever Project* dénonce une campagne des industriels qualifiée de «harcèlement des pouvoirs publics par une armada de lobbyistes», afin «d'édulcorer, voire tuer» ce projet. «La seule chose qui peut contrebalancer la pression des lobbies industriels, c'est la pression citoyenne», invective la journaliste d'investigation au *Monde* Stéphane Horel. L'assainissement des PFAS en Suisse pourrait coûter jusqu'à 26 milliards de francs selon une enquête de la *SRF*, sans compter les coûts liés à l'impact des polluants sur la santé humaine et animale. En présence d'un risque identifié et scientifiquement prouvé, il y a donc urgence à ce que le principe de précaution ignoré jusqu'ici cède le pas au principe de prévention. •

Flavia Mizel

Nae, une quête musicale

RENCONTRE • Conscient de ses forces et faiblesses qu'il transforme en matière créative, ce jeune rappeur suisse partage dans sa musique une vision authentique de lui-même. Dans une interview avec *L'auditoire*, il évoque ses débuts modestes à composer des sons entre des caisses de rangement dans son garage, jusqu'à son ascension à la deuxième place des *Tataki Award*.

Peux-tu te présenter en quelques mots et nous expliquer ton parcours vers la musique?
Moi c'est Nae, j'ai grandi à Champlan, proche de Sion. Depuis gamin, j'ai toujours voulu marquer mon temps. Avant même de me projeter dans la musique, j'ai toujours eu des images de scènes. J'ai fait du piano plus jeune et nous avions l'habitude, en famille, de chanter avec ma grand-mère. Puis c'est mon grand frère qui m'a donné le goût du rap. Il nous amenait, mon frère jumeau et moi, à ses soirées où il faisait du *freestyle*. Je le voyais avec des étoiles dans les yeux.

Comment les choses se sont-elles enchaînées?
Grâce à mon frère, qui m'a plongé dans l'univers du rap alors que je n'y connaissais rien, je me suis mis à écouter de la musique plus consciemment, et pas seulement par divertissement. Un jour, il me dit qu'il faut qu'on enregistre, et on est partis acheter des micros dans un magasin de musique. On a ensuite sorti notre premier EP, *2 en 1*. J'ai directement eu une dalle énorme, tandis que mon frère était plus sur la retenue et préférait se consacrer à ses études. J'ai ensuite sorti mon premier projet solo, *Kintsugi*. Pour officialiser la première écoute, j'ai loué un cinéma où je décryptais mes sons devant mes proches et une salle comble. Ça en a surpris plus d'un, moi qui étais de nature assez discrète, à ne pas faire trop de vagues.

Quelles difficultés as-tu rencontrées dans ton parcours de jeune artiste?
La première, c'est peut-être la difficulté de collaborer entre artistes. Pour sortir un projet, il faut être bien entouré et chacun à son rôle à jouer. J'ai passé deux ans, entre Lyon, Genève et Lausanne à chercher un beatmaker. Ce rôle est aussi important, si ce n'est plus que l'artiste qui pose sa voix, car l'âme de la musique, c'est l'instrumental. Ça a été un vrai combat pour trouver des gars avec qui je pouvais travailler comme je l'entendais. Quand on a un projet en tête de A à Z, partager sa vision, son projet, ce n'est pas toujours facile. Cela m'a poussé à créer mes propres accords. J'ai téléchargé une application qui me permet de poser ma voix et

© @nightcall.studio pour @ta_ta_ki

transformer ça en instrumental. Ça rajoute un côté ludique dans la création. Un autre aspect compliqué, c'est tout le côté administratif. La musique c'est passionnant et libérateur, mais dès que tu commences à avoir des perspectives d'avenir, ta passion peut en prendre un coup. Il y a des moments de temps morts parce que c'est trop compliqué.

Quand tu es transparent, les gens se reconnaissent davantage

Gérer son statut d'artiste, construire des demandes d'aides à la culture, qui ne sont pas toutes friandes de rap et reconnaissent davantage le théâtre ou d'autres formes d'art. Tout ça, ce sont des aspects qu'on apprend sur le tas et qu'on n'anticipe pas forcément.

Comment arrives-tu à combiner musique et travail?
J'ai réussi à m'organiser pour me libérer deux jours par semaine que je passe en studio. En expérimentant une année sabbatique, à me consacrer à la musique à plein temps, je me suis rendu compte que plus de deux jours de libre pour faire de la musique, c'était trop. Trop de temps et les passions se transforment en corvée. Travailler à côté me permet d'avoir les pieds sur terre, de maintenir un rythme de vie normal et de délimiter les moments où je peux être plus créatif. Et quand je suis au studio, j'ai besoin d'être dans ma bulle pour pouvoir développer quelque chose d'authentique et de personnel. Jusqu'à maintenant, j'apprécie ma progression constante, de ma cave aux *Tataki Awards*. Je me dis que c'est juste incroyable ce qu'il se passe! Tant que j'arrive à progresser, c'est une victoire.

Tes sons sont à la frontière entre la pop et le rap, quel style musical te stimule le plus?
Venant initialement du *freestyle* et du rap, je me dirige énormément vers la pop. J'adore aussi l'Afrobeat. Tout ça est très expérimental, de nombreux·ses artistes dans le rap se cherchent. On est en train de prendre un virage où les gens essaient des choses. J'adore aller chercher la limite de ce qui est écoutable. Je ne veux pas m'enfermer dans des codes, mais avoir un équilibre, un juste milieu. Avant, l'accent était beaucoup mis sur l'*egotrip*, sur le fait de cacher ses sentiments et de paraître fort. Je trouve que mettre en lumière ce côté sensible est beaucoup plus enrichissant, sans en faire trop non plus. Ça parle peut-être plus aux gens: quand tu es transparent, ils peuvent se reconnaître davantage.

J'adore aller chercher la limite de ce qui est écoutable

Comment ta région d'origine, le Valais, a influencé ta musique?
J'ai un rapport assez ambivalent avec ça. Je suis fier d'où je viens, mais le fait que cela soit sans cesse mis en avant peut parfois me gêner. J'aime qu'on me reconnaisse pour ma musique et je ne mets pas l'appartenance à ma région d'origine trop en avant. Je ne veux pas que ça prenne le pas sur d'autres aspects de mon travail ou de ma personne.

Quels objectifs pour 2025?
L'année prochaine, avec la sortie de mon nouvel album, j'aimerais essayer de mettre en place une tournée suisse et quelques scènes françaises.

Que penses-tu de ce qu'on appelle aujourd'hui les musiques *TikTok*?
C'est un rapport ambivalent que beaucoup d'artistes entretiennent avec les plateformes comme *TikTok*. Les albums ne fonctionnent plus vraiment. Nous sommes à une époque de consommation rapide, où l'on écoute 15 secondes de ta musique et ça passe ou ça casse. Je déteste ça, mais en même temps qu'est-ce que ce serait d'avoir une *trend* à soi!

Propos recueillis par
Alexandra Bender

Retrouvez l'artiste sur Spotify (Nae) et sur Instagram (@nae.so_)

Punk is not dead

CONTRE-CULTURE • Né dans les années 70 à New-York, le mouvement punk a touché – et touche encore – de nombreuses formes d'expression telles que la musique, l'art visuel, la mode ou encore la littérature. Retour sur la naissance d'une sous-culture dont l'influence perdure encore aujourd'hui.

Lorsqu'on pense punk, on pense d'abord musique. Caractérisée par des mélodies simples, des morceaux courts et des textes engagés, la musique punk rock établit les codes essentiels au mouvement: le sens de la débrouille, la destruction des codes, et un anticonformiste ardent. Popularisé au milieu des années 70 aux États-Unis par des groupes comme *The Dead Kennedys* ou *The Stooges*, c'est au Royaume-Uni que le mouvement explose avec le succès des *Sex Pistols* ou encore *The Clash*. Mais c'est surtout autour des scènes locales que la culture punk s'organise, à travers la création de fan magazines et la fondation de labels indépendants. Cruciales pour la circulation de l'idéologie punk, prônant l'antiautoritarisme et l'anticonsummérisme, ces scènes évoluent à l'écart des mouvements mainstream. C'est là le paradoxe de cette sous-culture: malgré son succès, pour rester «punk», le mouvement se doit de rester dans les marges.

Riot Grrrl

À mesure que la culture punk se développe, plusieurs sous-genres musicaux et artistiques font leur apparition sur la scène alternative.

À l'écart des mouvements mainstream

La défense d'égalité des genres, principe cher à l'idéologie punk, s'incarne surtout à travers les *Riot Grrrl*, un mouvement musical porté par des groupes tels que *Bratmobile* ou *Bikini Kill*. Émergeant à Washington, D.C. au début des années 90, les *Riot Grrrl* allient féminisme, action politique, musique et arts visuels. Dans une volonté de militantisme féministe, elles écrivent des textes traitant de problématiques liées aux agressions sexuelles, au racisme, à la violence domestique et à la sexualité.

Le punk aujourd'hui

Si le punk a initialement été perçu comme une réponse à l'optimisme caractéristique du mouvement hippie des années 60, s'éloignant de thématiques comme l'écologie ou la non-violence, la nouvelle génération punk, elle, n'hésite pas à s'emparer de ces problématiques. Une résurgence du mouvement peut ainsi être remarquée

Dr.

à travers l'avènement actuel de la musique post-punk, genre s'emparant des principes fondamentaux du punk rock mais adoptant une approche plus large et expérimentale. Il est incarné par des groupes tels que *The Cure* ou, plus tard, *The Strokes*. Ainsi, même si les crêtes colorées et les vestes à piques se font de plus en plus rares, le punk perdure et ne meurt pas. •

Marine Pellissier

L'art, évasion carcérale

DÉTENTION • Une peine carcérale fait basculer le cours d'une vie; perte de repères, de son travail, de sa famille et même, parfois, de sa propre identité. L'introduction de l'art dans les établissements pénitenciers aide à normaliser cette épreuve et mieux préparer à une réinsertion en société.

Jusqu'au 20e siècle, les peines carcérales avaient comme objectif le repentir des détenus, où isolement et travail en silence étaient de coutume. Ce n'est que dans la deuxième moitié du siècle qu'un mouvement d'humanisation et de normalisation de la détention a contribué à rendre ces établissements moins dénaturants. Aujourd'hui, en Suisse, la fonction première de l'incarcération est en effet la réinsertion sociale. Il existe toutefois une tension constante entre cette volonté de soutien des détenu·es et de réinsertion ainsi que l'exigence de sécurité; elle se fait sentir aussi bien dans le rôle du personnel que dans l'utilisation du financement. Mais les initiatives qui visent à intégrer l'art et la culture dans ces établissements sont de plus en plus nombreuses, et tentent de traverser les murs barbelés qui font des prisons des milieux opaques et fermés au monde extérieur.

L'art, remède à l'ennui

Les peines d'incarcération sont la source de nombreuses souffrances, mais l'ennui est régulièrement nommé comme étant la principale. Nombre de détenu·es, arraché·es de leurs habitudes et soumis·es à une routine stricte et déshumanisante, traversent ce qu'on appelle un processus de «prisonnisation», où ils·elles développent une nouvelle identité de détenu·e.

Un moment d'évasion et d'expression

Les activités d'art, qu'elles soient musicales, théâtrales ou d'arts plastiques, permettent ainsi un moment d'évasion et d'expression, souvent inexistants dans leur quotidien. Les créations artistiques permettent également de renforcer l'estime de soi, durant une période où il peut être facile de perdre toute agentivité. La lecture et la musique sont les loisirs les plus courants, en raison de leur application pratique et individuelle. Les activités en groupe ont également leurs bienfaits; plusieurs établissements ayant adopté des activités artistiques communautaires ont en effet connu une baisse des conflits entre co-détenu·es, mais également avec le personnel pénitentiaire, illustrant ses impacts positifs sur la communication et le vivre-ensemble, essentiels à la réinsertion en société. Outre les activités individuelles, les ateliers créatifs et ceux d'art-thérapie sont les plus régulièrement organisés.

Des milieux opaques et fermés

Certains établissements manquent encore de diversité et de choix en termes d'activités d'art et de culture, et le manque de moyen reste un défi qui pèse sur le milieu. Les établissements pénitenciers, milieux fermés avec une forte sécurité, sont souvent frileux à l'idée d'accueillir dans leurs murs des intervenant·es externes, ce qui limite l'accès de ces initiatives. En raison de ces mêmes logiques sécuritaires, le choix de matériel possible est restreint. Chaque activité demande énormément de préparation, tout comme l'organisation de la logistique liée à l'accompagnement des détenu·es sur le lieu de l'activité. Certaines actions culturelles en association avec des musées ont ainsi eu lieu en Suisse, mais elles demandent beaucoup plus d'effort que la mise à disposition d'une bibliothèque au sein d'un institut carcéral. Compte tenu des bienfaits qu'apporte l'art dans le quotidien des personnes détenues, les défis rencontrés ne devraient pas empêcher l'introduction de ces activités culturelles qui permettent d'exprimer leur créativité. •

Alice Côté-Gendreau

Chronique film

CINÉMA • Le film *Le Roi et l'Oiseau* est populaire auprès des fans du studio Ghibli pour en avoir inspiré son fondateur, Hayao Miyazaki, mais reste pourtant méconnu du plus grand public. Retour sur ce chef-d'œuvre, sa réalisation et son message.

En 1947, dans le petit studio de la rue Bobillot à Paris, Paul Grimault et Jacques Prévert se lancent dans la réalisation d'un long-métrage, *Le Roi et l'Oiseau*, inspiré du conte *La Bergère et le Ramoneur* de H. C. Andersen. En 1953, le producteur du film, André Sarrut, lance la sortie du film sous le titre d'origine du conte sans l'accord de Grimault ni de Prévert. Cette version du film, bien que désavouée par ses deux réalisateurs, est pourtant celle qui a inspiré le grand Hayao Miyazaki.

Cette version a inspiré le grand Hayao Miyazaki

Il faudra attendre 1976 pour que Grimault rachète le négatif de son film et reprenne son travail. Grimault termine alors ce long-métrage en 1980 et il sort dans les salles de cinéma sous le titre qu'on lui connaît aujourd'hui.

Une beauté cinématographique

Le film raconte les aventures du royaume de Tachycardie, où le roi Charles-V-et-trois-font-huit-et-huit-font-seize règne en tyran mégalomane, reclus dans un château rempli de pièges en tout genre. L'histoire met en scène une Bergère et un Ramoneur qui, un soir, prennent vie, s'échappent des tableaux où ils étaient enfermés et fuient les appartements secrets du Roi. Animé par son amour pour la Bergère, le Roi les pourchasse à travers l'immensité de son royaume tandis que les deux tourtereaux sont aidés de l'Oiseau, l'ennemi juré du Roi. Sous ses airs de conte pour enfants, cette œuvre dissimule un véritable génie de production. L'aspect visuel du film est frappant, non pas simplement par sa beauté, mais aussi par sa minutie. Les décors mêlent habilement les anachronismes et les références picturales. Tandis que l'architecture du château évoque les tableaux de Giorgio de Chirico, les tableaux à l'effigie du Roi, omniprésents dans le château, oscillent entre le style de Picasso, celui des peintres officiels de Louis XIV et Napoléon. Véritable patchwork, l'identité visuelle de ce film parvient pourtant à garder une cohérence frappante, tandis que le travail de Prévert donne de la profondeur aux personnages. Peu nombreux, les dialogues clairsemés du film révèlent la prouesse poétique de Prévert qui insuffle vie aux personnages en quelques répliques seulement.

Le film comme vecteur de critique politique

La finesse avec laquelle ce film agence ses anachronismes cache un message plus profond et reflète une critique acerbe du pouvoir. Dans le royaume de Tachycardie, l'art et la technologie sont utilisés au service du Roi. Toute forme d'art visible sert à glorifier sa figure, les seuls tableaux représentant d'autres sujets étant relégués à ses appartements secrets. La technologie, quant à elle, devient un instrument de surveillance et de propagande: le royaume est truffé de haut-parleurs diffusant des avis de recherche pour les amoureux en fuite et de pièges destinés à éliminer les opposants. Hormis cette critique du pouvoir et de l'instrumentalisation de l'art et de la technologie à des fins de propagande, le film évoque également la Seconde Guerre mondiale.

Satire poétique du pouvoir et de ses dérives

Marqué par cet événement, Grimault y fait un clin d'œil à glacer le sang lorsque le Roi déclare: «le travail, c'est la liberté», un écho au sinistre slogan «*Arbeit macht frei*» des camps de concentration. Grimault et Prévert ont réussi à faire de ce film une réelle prouesse, articulant un travail artistique détaillé à une satire poétique du pouvoir et de ses dérives. •

Melina Geiser

Au fil des oeuvres

Romantisme noir

LITTÉRATURE • Né à la fin du XVIIIe siècle, le romantisme noir incarne la face obscure du mouvement romantique. Là où la nature et la quête d'idéal dominent sa version classique, ce courant explore l'angoisse, la folie et les mystères de l'existence.

Ce courant littéraire et pictural s'est inspiré de la fascination pour le macabre et l'irrationnel, et puise dans les récits gothiques anglais et les légendes folkloriques européennes. Avec l'essor de l'ère industrielle et l'érosion des certitudes des Lumières, le romantisme noir est né comme une réponse littéraire au bouleversement des sociétés européennes. Loin des rêveries bucoliques du romantisme classique, ce courant explore les ténèbres de l'esprit humain, les frissons du surnaturel et la mélancolie face à une modernité déshumanisante. Alors que la machine commence à façonner la société, les écrivain·es du romantisme noir se préoccupent des conséquences de ce changement sur l'humain. Par ailleurs, le thème de la folie y est souvent exploré. Cette fascination pour l'esprit malade reflète une société en perte de repères. Dans certains romans, l'automate incarne cette crainte: il brouille la frontière entre l'humain et l'artificiel, semant le doute sur ce qui définit la vie et les émotions authentiques.

Dr.

Amour, folie et chute fatale

En 1816, E.T.A. Hoffmann publie *Der Sandmann*, roman qui s'inscrit dans le romantisme noir. Le récit met en scène Nathanael, un jeune homme hanté par un traumatisme enfantin lié à Coppelius, une figure sinistre qu'il associe au marchand de sable, personnage légendaire qui arrache les yeux des enfants pour les endormir. Cette obsession le marque toute sa vie et l'éloigne peu à peu de Clara, sa fiancée. L'esprit de Nathanael vacille lorsqu'il croise Coppola, un opticien inquiétant qui semble être une réincarnation de Coppelius. Sa descente vers la folie s'intensifie lorsqu'il tombe amoureux d'Olympia, une femme énigmatique et parfaite dans son apparente sérénité.

Cette fascination pour l'esprit malade reflète une société en perte de repères

Ce n'est que plus tard qu'il découvre qu'elle est en réalité un automate, une création artificielle du scientifique Spalanzani avec la complicité de Coppola. Cette révélation brise définitivement l'équilibre mental de Nathanael. Son amour pour Olympia symbolise la quête désespérée d'un idéal inaccessible. Aveuglé par son obsession, il préfère l'illusion d'une perfection mécanique à l'amour sincère mais imparfait que lui offre Clara. Cette préférence traduit une rupture avec une réalité devenue insupportable pour lui. Incapable de revenir à une existence rationnelle, Nathanael sombre dans la folie et finit par se donner la mort. Bien que publié en 1816, *Der Sandmann* trouve une résonance troublante dans notre monde contemporain. La fascination de Nathanael face à l'automate Olympia, symbole d'une perfection artificielle, évoque les préoccupations actuelles liées à l'essor de l'intelligence artificielle et des robots humanoïdes. Aujourd'hui, les avancées technologiques transforment nos modes de vie, remettant en question la place des émotions et de l'authenticité dans nos interactions. Face à cette modernité déroutante, la littérature joue un rôle fondamental, à l'instar du romantisme noir. À travers l'imaginaire, elle reste une boussole essentielle pour naviguer dans un monde en constante mutation. •

Sarah Pfitzmann

Le Dossier K

THÉÂTRE • Troupe francophone de théâtre fondée en 1999 et membre du Pôle d'Expression Théâtrale de l'UNIL-EPFL, Le Dossier K est de retour ce printemps avec l'hilarante comédie *Je veux voir Mioussov*, un événement à ne pas manquer. Retour sur 25 ans de théâtre.

Dans la célèbre maison de repos Les Tournesols, on cherche désespérément Mioussov, seule personne en mesure d'aider Zaitsev, fonctionnaire, pour une affaire urgente. «Il était encore là il y a cinq minutes», vous indique volontiers la Directrice de l'établissement. Et pourtant, Mioussov, où qu'on le cherche, demeure insaisissable. La confusion s'installe, les émotions s'exacerbent et les passions s'affolent dans la pièce *Je veux voir Mioussov* (Valentin Kataïev, 1947), qu'interprétera Le Dossier K au printemps 2025.

Le Dossier K, dites-vous?
Fondé en 1999, Le Dossier K est une troupe francophone de théâtre amateur. Elle est l'une des 6 commissions du Pôle d'Expression Théâtrale de l'UNIL-EPFL, qui rassemble chaque année près de 3'000 spectateur·ices autour de ses représentations. Riche de plus de 25 ans d'histoire, la troupe a touché aux œuvres de nombreux·ses auteur·ices suisses (Friedrich Dürrenmatt, René Morax) et internationaux·les, en plus de quelques créations originales. Elle est en outre passée par divers genres et registres, de la comédie d'abord à la tragédie dès 2004 avec une mise en scène de *12 hommes en colère*, supervisée à l'époque par l'actuel conseiller national socialiste Samuel Bendahan.

Le répertoire du Dossier K ne connaît ni limite ni frontière

Cette diversité générique s'est encore récemment confirmée avec les représentations de plusieurs comédies du XXe siècle, ainsi que de la tragédie *Dommage qu'elle soit une putain* (1633), qui témoignent de l'ouverture de la troupe à une production littéraire d'époques variées. Entre classiques de la fin du XIXe siècle (*Cyrano de Bergerac*, *Peter Pan*), adaptations de romans (*Vol au-dessus d'un nid de coucou*) ou encore de films (*Festen*), le répertoire du Dossier K ne connaît ni limite ni frontière. La troupe a ces dernières années mis en avant plusieurs œuvres d'autrices, comme George Sand – avec une adaptation de son roman *Gabriel*, qui traitait déjà en 1839 de la question de l'identité de genre – et Agatha Christie, que Le Dossier K a mise à l'honneur pas moins de trois fois en interprétant les enquêtes policières *Ils étaient dix*, *Le Crime de l'Orient Express* et *La Souricière*. Cette dernière, mise en scène l'année passée, a réuni plus de 350 spectateur·ices.

©Esther Chatelain

K comme katharsis
En 2025, Le Dossier K revient avec *Je veux voir Mioussov*, comédie soviétique hilarante pleine de personnages hauts en couleur et de quiproquos savoureux. Cette expérience délirante, satire d'une bureaucratie absurde, représente une opportunité unique pour toutes les personnes atteintes de phobie administrative (nombreuses sur ce campus et souvent recroquevillées aux alentours du service des immatriculations de l'Unicentre) de se purger de leur passé traumatique.

Une comédie hilarante, pleine de personnages hauts en couleur

Les représentations auront lieu les 17, 18 et 19 avril à la salle polyvalente de l'EPFL (bâtiment CE), le 30 avril à la Grange de Dorigny dans le cadre du festival Fécule, ainsi que le 14 mai à la salle Nucleo du Vortex de l'UNIL. Les réservations sont ouvertes en ligne à l'adresse www.dossierk.ch. Par ailleurs, l'aventure Dossier K et ouverte à tous·tes, des néophytes en théâtre aux interprètes expérimenté·e·s; il suffit pour y participer de se présenter en début d'année académique au lieu de rendez-vous indiqué sur le site et les réseaux de la troupe (@dossier.k.epfl sur Instagram). Le Dossier K se retrouve un soir par semaine et plus d'une dizaine de week-ends par année pour préparer et répéter son spectacle annuel, ce qui induit un investissement individuel et collectif intense. Cela dit, c'est aussi une opportunité de théâtre incroyable, un lieu de rencontres où se forment des amitiés fortes et fusionnelles, ainsi qu'un espace de partage et de bienveillance qui permet de se déconnecter pour quelques heures par semaine de la vie estudiantine, de vivre d'autres existences par procuration, tout en profitant au maximum de la riche vie associative que le campus offre aux étudiant·es. •

Ilian Guesmia

Chronique Levez les yeux

The Line

Projet urbain saoudien, *The Line* promet un futurisme audacieux, mais suscite aussi de vives inquiétudes.

L'Arabie saoudite se lance dans une révolution urbaine avec *The Line*, une cité linéaire de 170 km de long, intégrée au plan Saudi Vision 2030 et au projet Neom. Conçue sans routes ni voitures, cette ville intelligente envisage un mode de vie durable en s'appuyant sur des infrastructures superposées et une production énergétique sans carbone. Avec ses deux immenses parois en miroir bordant un espace ultracompact, *The Line* mise sur la densification verticale pour réduire son empreinte écologique. Ses concepteurs assurent que chaque service sera accessible en cinq minutes à pied, et qu'un réseau de transport ultrarapide permettra de traverser la ville en seulement vingt minutes. L'objectif est clair: redéfinir l'urbanisme en supprimant la dépendance à la voiture et en optimisant l'espace habitable. Mais derrière cette vision futuriste, des critiques émergent. La construction de *The Line* implique des déplacements forcés de populations locales, notamment les tribus Howeitat. De plus, malgré les promesses de durabilité, l'impact environnemental du chantier colossal reste sujet à controverse, notamment en raison de l'exploitation massive des ressources naturelles et des risques pour la biodiversité locale. À ces menaces écologiques s'ajoutent également des dénonciations de violations des droits humains, les ouvriers engagés sur le projet signalant des conditions de travail et de vie affreuses. En somme, *The Line* incarne une ambition architecturale audacieuse, mais son succès dépendra de sa capacité à concilier innovation, éthique et viabilité environnementale. Une utopie en devenir ou une illusion coûteuse? L'avenir tranchera. •

Auyoni Sen-Akmal

JOB ÉTUDIANT

Chien méchant
méchant

Tu ne supportes plus tes collègues chercheur·euses? Envie de changer de bureau et d'avoir un meilleur salaire? L'Université de Lausanne a un poste à te proposer!

RECTEURICE À 1000%

Pour un mandat de 5 ans renouvelable (sauf si...):

Vos missions:

- Diriger à plein temps les sautes d'humeur de la communauté universitaire de l'UNIL (Stage chez SuperNanny recommandé)
- Élaborer une vision et une stratégie pour l'UNIL afin de renforcer son positionnement et son rayonnement aux niveaux cantonal, national et international (Facultatif)
- Prendre la tête d'une équipe de Direction (composée au maximum d'un·e recteurice, si tout le monde est là...)

Profil souhaité:

- *Utlimate Girlboss* ou homme déconstruit au foyer
- Favorable à la semaine des 35 heures
- Habite sous-gare (un +)
- A minima flexitarien
- Projet de *Backpacking* en Asie d'ici la fin de l'année
- A déjà écrit pour *L'auditoire* (non négociable)

Âge limite lors de l'entrée en fonction: *Gen Z* ou *Millenial only.*

Si tu remplis toutes les conditions sus-mentionnées, prière d'envoyer un Curriculum Vitae complet assorti de sa lettre de motivation à l'adresse suivante: jeveuxêtrerecteurice@unil.ch. Merci d'envoyer votre candidature complète avant le 31 février 2025. Les dossiers incomplets seront soigneusement considérés (non).

Cordialement, le comité de *L'auditoire*